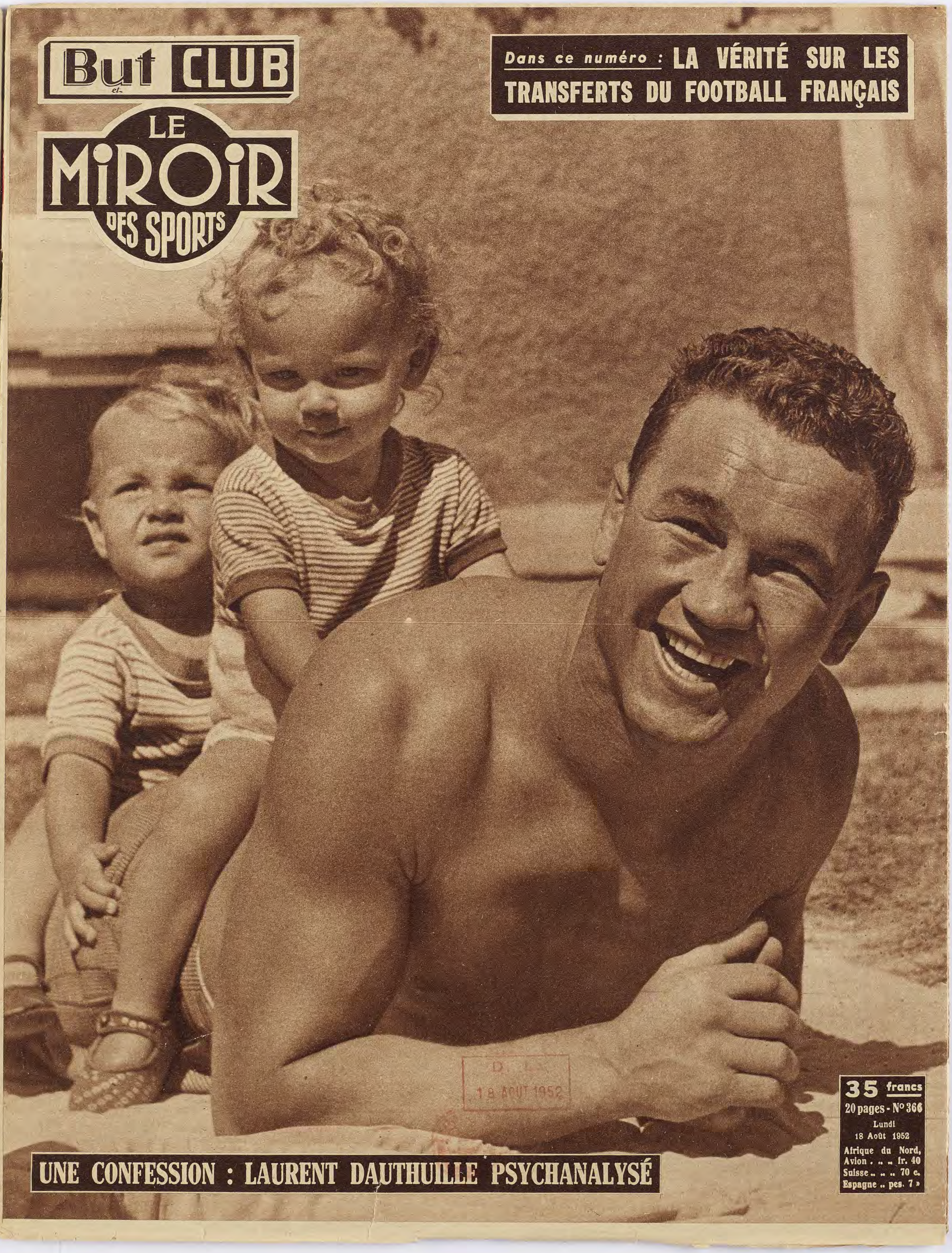
But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

Dans ce numéro : **LA VÉRITÉ SUR LES TRANSFERTS DU FOOTBALL FRANÇAIS**



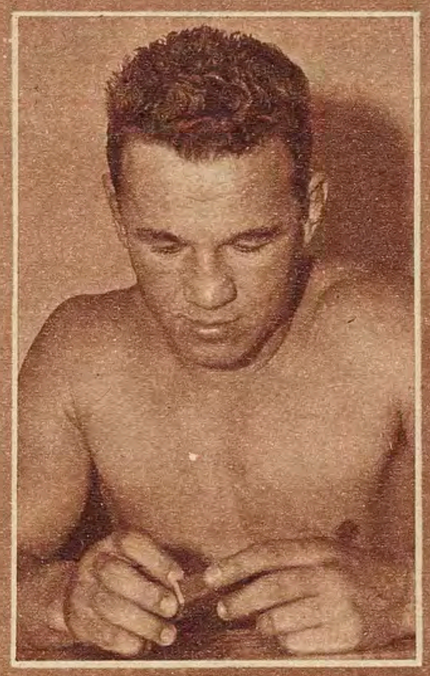
UNE CONFESSION : LAURENT DAUTHUILLE PSYCHANALYSÉ

D. L.
19 AOUT 1952

35 francs
20 pages - N° 366
Lundi
18 Août 1952
Afrique du Nord,
Avion . .. .. fr. 40
Suisse .. .. .. 70 c.
Espagne .. pes. 7 »

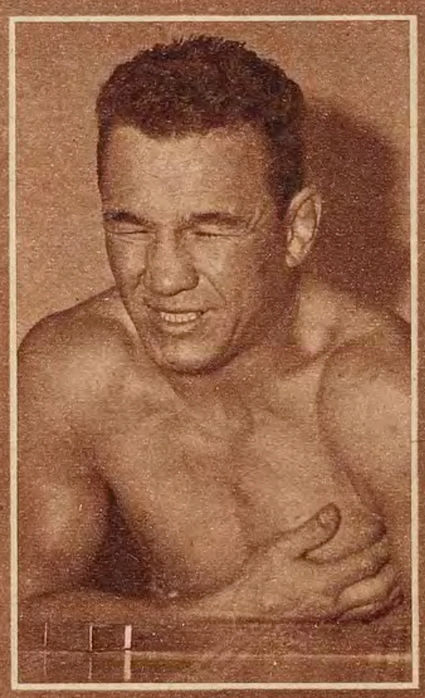
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

L. DAUTHUILLE

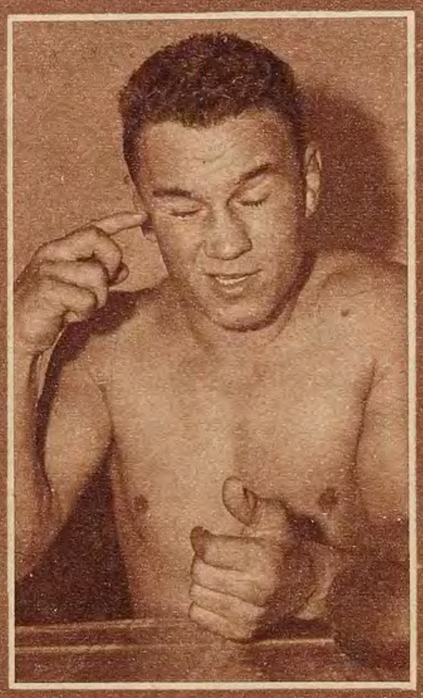


1. - Celui que j'ai le plus admiré ? Marcel Cerdan. Il n'y a que de lui que j'aurais eu peur dans un ring. Pourquoi j'ai tant d'admiration pour lui ? C'était Cerdan, c'est tout dire et cela suffit bien, n'est-ce pas ?

2. - C'est ma faute. J'aurais dû écouter mon manager André Barraut lorsqu'il disait de finir le dernier round sans forcer puisque je gagnais largement aux points contre La Motta en 15 rounds. J'ai eu tort.



3. - Bratton m'a plié en deux au 3e round. Je ne pouvais plus respirer avec ma côte cassée au-dessous du cœur. Je vous assure que ça me faisait mal et que je ne jouais pas la comédie comme on a osé le dire après.



4. - On m'accuse de courir les filles ! Misère de misère, ceux qui disent ça sont des " cinglés ". J'ai ma femme et je la préfère à toutes les autres. Pour moi je m'intéresse à ma famille et à mes enfants. Ça suffit.

LAURENT DAUTHUILLE est rentré du Canada, sans son manager André Barraut, et après avoir subi une sévère défaite devant Bratton. On s'est empressé de proclamer qu'il allait abandonner la boxe pour laquelle il n'était plus fait, qu'il se vouerait au catch, qu'il était définitivement brouillé avec Barraut. Que n'a-t-on pas dit encore !

Nous sommes allés voir Laurent dans la villa qu'il a achetée à Rueil et où il demeure avec sa femme et ses trois enfants. Est-ce d'embrasser de son jardin un immense horizon ? Est-ce le calme de cette vie familiale? Dauthuille, que l'on pouvait croire amer et remâchant de sombres pensées, nous est apparu parfaitement calme et souriant. C'est sans la moindre hésitation, avec la plus parfaite franchise et parfois avec humour, qu'il a répondu aux questions que lui a posées notre collaborateur André Chassaignon.

Q. — *Vous gêne-t-il d'être psychanalysé? Si certaines questions vous embarrassent, vous pouvez d'ailleurs ne pas y répondre.*

R. — **Pourquoi n'y répondrai-je pas ? Je n'ai rien à cacher aux sportifs français et l'on a dit assez de choses méchantes sur mon compte pour que je sois satisfait de saisir cette occasion d'en mettre certaines au point. Quant à être psychanalysé, cela ne m'inquiète pas. Je suis allé hier chez mon médecin. Me voilà aujourd'hui chez le confesseur...**

Q. — *Quel boxeur admirez-vous le plus et pourquoi?*

R. — **C'est un disparu, hélas: Marcel... Il est le seul qui m'ait fait peur. J'avoue que, si j'avais dû le rencontrer dans un ring, je n'aurais pas été très rassuré. Et pourtant, je crois être courageux. Pourquoi je l'admire? Il était Marcel Cerdan, il n'y a pas besoin d'ajouter autre chose.**

Q. — *Vous a-t-il servi de modèle?*

R. — **Professionnellement oui, surtout pour les crochets gauches au foie. Au Canada, ils ne connaissent pas ça. Je le leur ai appris. Moralement, j'ai tellement d'admiration pour Marcel que je me suis efforcé d'être aussi droit et aussi loyal qu'il l'était.**

Q. — *Quels sont vos défauts ?*

R. — **Oh ! j'en ai beaucoup. Je crois surtout que je suis trop bon. Dans le ring comme dans la vie.**

Q. — *La bonté est cependant une qualité ?*

R. — **L'excès en tout est un défaut. J'ai subi de ce fait un handicap qui m'a coûté cher.**

Q. — *Quelles sont vos qualités?*

R. — **Si je vous réponds, vous commencerez par en déduire que la modestie n'en fait pas partie. Mais puisque je vous ai dit que je répondrai, allons-y : je crois que ma qualité principale, c'est d'aimer ma famille, ma femme et mes enfants.**

Q. — *Si vous aviez à faire votre examen de conscience, que vous reprocheriez-vous?*

R. — **D'avoir perdu mon championnat du monde.**
(Cette réponse a jailli sans une seconde de réflexion, comme un cri du cœur.)

Q. — *Pourquoi?*

R. — **C'est de ma faute. J'aurais dû écouter M. Barraut qui me disait de fuir la bataille puisque je menais largement aux points avant le dernier round. D'autres me disaient de me battre. Je les ai écoutés, j'ai eu tort. Quand je suis revenu à Montréal, on m'a dit que je m'étais vendu. Je vous assure que cela m'a fait mal au cœur. C'était mon premier quinze rounds, mais j'avais vraiment fait tout ce qu'il fallait pour battre La Motta et je crois que j'avais vraiment fait un beau combat. Et pourtant, La Motta n'est pas facile : vous le croyez k.o. debout, et vous avez à peine terminé votre série qu'il vous rentre dedans. La première fois que je l'ai rencontré et battu, il a fallu me faire 14 points de suture. Pourtant, je n'ai rien senti dans ce championnat du monde. Et cependant, il frappe lourd.**

Q. — *Et vous? Avez-vous toujours le punch?*

R. — **Oui, sûrement. Je m'en rends compte à l'entraînement avec mes sparring-partners. Mais vous savez, à une certaine classe, les hommes que l'on rencontre savent encaisser et ils ont le coup d'œil.**

Q. — *On a dit, après votre défaite devant Bratton, que vous étiez « fini » pour la boxe? Qu'en pensez-vous?*

R. — **Les plus grands champions ont été battus. Ce qu'on n'a pas dit, surtout, c'est que j'ai combattu avec une côte cassée à l'entraînement la veille du match. Bratton devait le savoir, car il a surtout visé le corps. Au deuxième round, il m'a touché ; au troisième, il m'a plié en deux. Je ne pouvais plus respirer. Mais, contrairement à ce que l'on a dit, je ne suis pas allé à terre.**

Q. — *Quelle côte avez-vous fracturée?*

R. — **La cinquième côte gauche, juste sous le cœur.**

Q. — *Que pensez-vous des commentaires qui ont suivi cette défaite?*

R. — **Ce qui m'a surtout déçu, c'est que mon manager américain ait prétendu que j'avais joué la comédie. Car ce n'est pas André Barraut qui l'a dit, comme on l'a imprimé, mais mon manager américain.**

Q. — *Votre différend avec André Barraut est-il aussi grave qu'on l'a prétendu? Souhaitez-vous une réconciliation, et dans quelles conditions?*

R. — **Dans tous les ménages, on a des histoires et l'on se raccommode. Barraut a son caractère et j'ai le mien. Quand j'avais vingt ans, cela allait tout seul. J'en ai bientôt trente, je veux pouvoir faire ce que je veux sans être astreint à une obéissance passive. On se butte chacun de son côté, mais ce n'est pas si grave qu'on le croit. Il suffit que nous y mettions de la bonne volonté, l'un et l'autre. Pour ma part, j'y suis tout disposé.**

Q. — *Avez-vous beaucoup d'amis sincères?*

R. — **Quand on gagne, on a toujours beaucoup d'amis. Après ma défaite devant Bratton, mon vestiaire était vide.**

Q. — *En avez-vous tiré des conclusions?*

R. — **Il y avait longtemps que je ne me faisais pas d'illusion. J'ai été assez bête et cela m'a coûté assez cher. Si je voulais récupérer tout l'argent que j'ai prêté... Une seule chose m'intéresse : ma femme et mes enfants.**

Q. — *On affirme de divers côtés que vous n'avez pas toujours rempli à l'entraînement les conditions nécessaires pour parvenir à la forme. Est-ce exact?*

R. — **On le dit depuis dix ans! C'est une mauvaise publicité qui a joué au départ. Je me souviens que, à Cannes, on avait raconté que j'étais sorti avec une chanteuse et que j'avais été vu dans des boîtes de nuit avec elle, alors que je devais rencontrer Gus Degouve. C'était absolument faux. On a été jusqu'à dire que j'étais fils d'un ivrogne et que j'avais l'alcool dans le sang ! On m'a aussi accusé de courir les filles. J'ai ma femme et je l'aime mieux que n'importe quelle autre ! Misère de misère ! Les gens qui disent cela sont « cinglés ».**

Q. — *Vous avez donc toujours fait ce qu'il fallait pour être à hauteur de votre réputation?*

R. — **J'ai conscience d'avoir toujours bien préparé mes**

Dans tous les ménages mais je ne suis pas

Avant de songer à la suite de sa carrière, Laurent pense à guérir.

PSYCHANALYSÉ

on a des histoires, brouillé avec Barraut

combats. J'ai eu quelquefois de la malchance. Dieu l'a voulu ! Quand l'heure est venue de m'amuser, je sais me distraire, mais personne ne m'a jamais vu ivre, encore qu'on l'ait prétendu ! Je souhaite, si j'ai un jour des boxeurs à diriger, les voir préparer leurs combats avec le même sérieux que je prépare les miens.

Q. — *Vous aviez annoncé après votre défaite par Humez que vous demanderiez votre revanche. Etes-vous toujours dans les mêmes dispositions?*

R. — Oui, tout dépend de ce que dira le docteur. Pour l'instant, je suis au repos et j'attends que ma côte fracturée soit guérie. S'il doit m'arriver un accident chaque fois que je dois boxer, mieux vaut m'arrêter. Si je boxe de nouveau, c'est que je serai en parfait état. Il y a de grands champions qui ont fini obscurément au Central. Je préférerais, dans ce cas, m'arrêter et retravailler. J'ai ma maison, avec une cheminée pour y faire un feu de bois, c'est ce que j'espérais. Je ne veux pas ternir ma réputation si je ne suis plus capable de tenir ma place dans un ring.

Q. — *Aimez-vous encore la boxe?*

R. — Oui, mais certainement plus comme je l'aimais lorsque j'étais amateur. J'aurais alors payé pour me battre. Lors de mon premier combat, le 19 décembre 1941, j'ai supplié les organisateurs de me laisser remplacer un boxeur défaillant. Je devais d'ailleurs avoir l'air d'un moulin à vent dans le ring. Je boxais tous les huit jours, à l'Elysée-Montmartre, à la Salle Delbord, pour prouver que je n'étais pas une « petite nature », comme le disaient mes copains de l'usine. Aujourd'hui, j'aime la boxe parce qu'elle est un métier qui me permet de vivre et de bien élever mes enfants.

Q. — *Si vous aviez à recommencer votre carrière, quelles erreurs éviteriez-vous?*

R. — Je n'aurais pas conduit mon championnat du monde comme je l'ai fait ce jour-là. Après la décision, je me cognais la tête contre les murs. Si l'on ne m'avait retenu, je me serais tué de chagrin d'avoir perdu.

Q. — *Si vous deviez comparer votre carrière et celle de Robert Villemain, qu'en diriez-vous, notamment quant à la manière dont elles furent orientées l'une et l'autre?*

R. — J'ai beaucoup d'admiration pour Robert. Je crois qu'il est comme moi et qu'il en a assez de l'Amérique. Il a peut-être mieux dirigé sa carrière, mais j'ai pris moins de coups. M. Barraut a été raisonnable de ne pas me faire boxer aussi souvent qu'il lui aurait été possible de le faire. Je pense que Robert a fait des combats trop durs. Après dix ans de boxe, je ne suis pas trop défiguré, n'est-ce pas ? J'ai encore toutes mes dents (Dauthuille prononce ces mots avec un large sourire) et je ne me porte pas trop mal. Tenez, puisque je parle encore de M. Barraut et que j'ai l'occasion de le remercier de m'avoir ménagé et pas seulement « managé », je dois ajouter que j'ai signé avec lui, il y a six mois, un nouveau contrat de deux ans. Si nous étions si mal ensemble, pensiez-vous que je l'aurais fait ?

Q. — *Est-il exact que vous songiez à faire du catch?*

R. — Oui, si je ne puis plus boxer. J'ai reçu des propositions. Mais je crois que le temps n'est pas encore venu et qu'il ne faut pas prendre cela au sérieux.

Q. — *Ne craignez-vous pas que l'on en tire argument pour proclamer que vous êtes effectivement « fini » pour la boxe ?*

R. — On le dit déjà, alors... Il faut gagner sa vie. Si j'étais seul, ce serait autre chose, mais j'ai trois enfants. Par parenthèse, lorsqu'on m'a annoncé que j'aurais des jumeaux, j'ai subi le plus beau k.o. de ma carrière ! Et lorsque j'ai appris que j'avais un garçon, j'ai été fou de joie. J'embrassais tout le monde !

Q. — *Comment vous représentez-vous votre avenir et celui de vos enfants?*

R. — Mon avenir ? Il m'occasionne bien du souci. Je suis jeune encore. Je pense que je puis être professeur de boxe ou faire du catch, lorsque j'aurais abandonné la boxe. Pour mes enfants, je voudrais seulement bien les élever et qu'ils aient une enfance plus heureuse que ne l'a été la mienne. Ils sont encore trop jeunes pour que je fasse des projets en ce qui les concerne. Si Laurent, mon fils, veut être boxeur, je ne l'empêcherai pas. S'il n'en a pas envie, il fera autre chose.

Q. — *Qu'aimez-vous dans la vie?*

R. — Voir les gens et ma famille heureux. Si je souffre actuellement, c'est moralement, mais je remonterai le courant. Pour le moment, je vous le répète, tout dépend du médecin.

Q. — *Et que n'aimez-vous pas dans la vie?*

R. — Les jaloux. Après avoir été malheureux comme je l'ai été, cela me fait de la peine de voir que des gens, qui me disaient: « Comment vas-tu, mon petit Laurent ? », me lancent un : « Bonjour, monsieur Dauthuille », ou disent : « Il se bat, c'est bien tout ce qu'il était capable de faire ». Oui, je me bats et c'est mon métier, mais, pour arriver à la notoriété, j'ai fait ce qu'il fallait. Mes copains de Buzenval allaient au dancing, moi je ne sortais pas et je m'entraînais.

Q. — *Avez-vous cherché à vous perfectionner dans la vie ? De quelle manière?*

R. — J'ai suivi l'exemple de Cerdan sur beaucoup de points. J'ai toujours voulu être correct et ne pas avoir d'histoires. J'ai essayé de m'adapter, d'apprendre à me taire lorsqu'il le fallait et aussi de tenir ma place dans une conversation lorsque le besoin s'en faisait sentir.

Q. — *Aimez-vous lire et quels livres? Quelles sont vos distractions?*

R. — Je lis tout ce qui se présente. Des recettes de la Tante Marie (j'adore faire la cuisine) aux romans. Mes distractions ? Mes enfants. Je me mets avec eux sur un matelas dans le jardin et nous jouons ensemble. J'aime aussi la musique parce qu'elle égaie la maison.
(Effectivement, la radio diffuse pendant notre conversation la Sérénade et l'Ouverture de « Rosamonde », de Schubert.)

Q. — *Si vous n'aviez pas été boxeur, qu'auriez-vous aimé faire?*

R. — J'aurais aimé être chanteur.

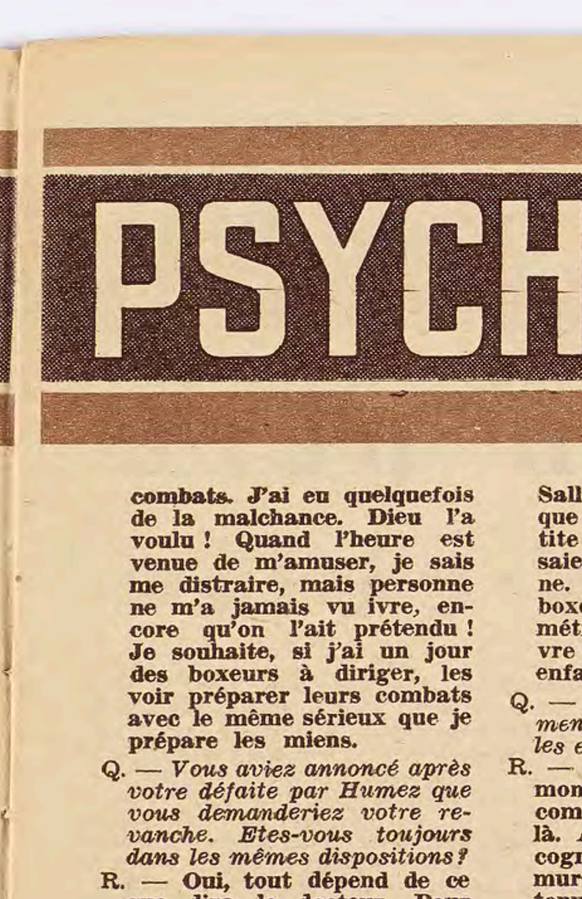
Q. — *Vous avez une belle voix?*

R. — Pensez-vous ! (Dauthuille éclate de rire à cette idée saugrenue qu'il pourrait être un grand ténor.)

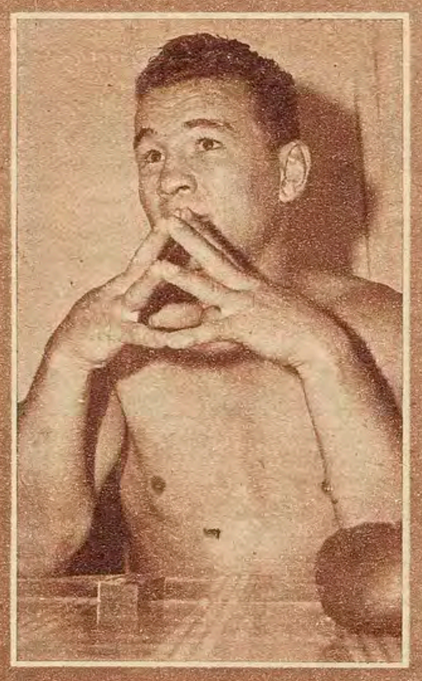
Q. — *Quels souvenirs conservez-vous du Canada? Pensez-vous y retourner?*

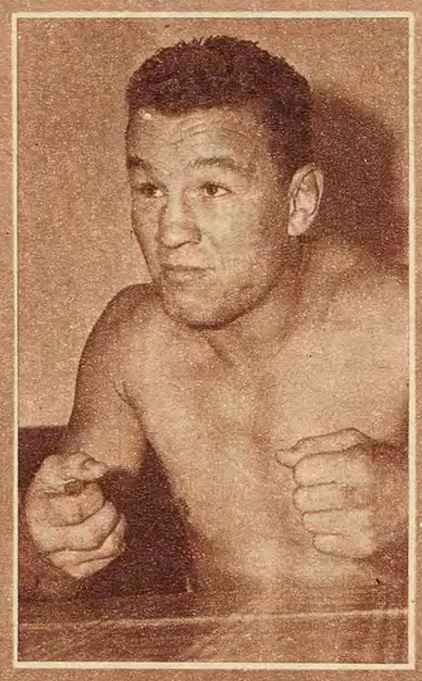
R. — Non. On gagne mieux sa vie en France et l'on y vit mieux. Quand on gagne, ça va ; quand on perd et qu'on s'entend dire comme il m'est arrivé : « Maudit Français, allez boxer les oreillers », c'est blessant. Il faut être loin de chez soi pour comprendre combien la France est belle. Et puis, l'on n'est pas libre comme ici. Tenez, vous parliez de ma conduite, comment aurais-je pu ne pas être raisonnable ? Savez-vous qu'une femme n'a pas le droit de se promener en short dans la campagne et qu'il est interdit de prendre l'apéritif avec sa propre femme ? D'ailleurs, il n'y a pas d'apéritif ! Non, vraiment, je ne retrournerai ni au Canada, ni en Amérique.

(LIRE LA SUITE PAGE 8.)



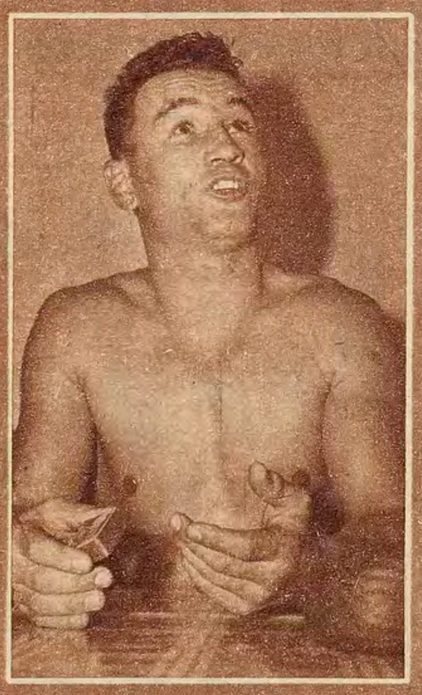
Tout comme Candide, il cultive son jardin et arrose ses fleurs.





5. - J'ai conscience d'avoir très bien préparé mes combats. Chance ou malchance, il n'y a pas de champion qui n'ait été battu. Je n'ai rien à me reprocher. Je suis la victime depuis dix ans d'une mauvaise publicité.

6. - J'aurais payé pour être boxeur lorsque j'étais amateur. Je ne voulais pas être une " petite nature " et j'aimais me battre. Mais si j'aime la boxe, c'est qu'elle me permet d'élever mes trois enfants, c'est tout.



7. - Avouez qu'en dix ans de durs combats je ne suis pas trop marqué et que j'ai encore mes trente-deux dents. André Barraut y est pour beaucoup et je l'en remercie vraiment. J'aurais bien pu me battre plus souvent.

8. - La Motta, qu'il vienne donc à Paris ! Je le boxerai quand on voudra. Et le public en aura vraiment pour son argent ce jour-là. J'ai une telle revanche à prendre sur lui. Ah ! oui ! Et depuis Détroit !

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN

★

TARIF DES ABONNEMENTS
6 mois ..... 800 fr.
1 an ..... 1.600 fr.

★

C.C.P. Paris 5.390.08
Abonn. : 12, r. du Croissant, Paris-2e
Téléph. : CENtral 87-20 (Poste 61)

Allô ! Allô !
GONDOLO
le biscuit qu'il vous faut !
GONDOLO, le biscuit du sportif !

MERCREDI
TIRAGE DE LA 30e TRANCHE
LOTERIE NATIONALE

Pour 1.000 frs il est à vous

Commandez dès aujourd'hui ce magnifique AUTO-CUISEUR

QUELQUES TEMPS DE CUISSON	
Rôti	6 minutes
Potages	10 »
Blanquette ...	10 »
Légumes secs ..	25 »
Pot-au-feu ...	25 »

Simple, sûr, élégant et perfectionné à système de sécurité breveté et régulation automatique

Cuisine rapide, meilleure et plus vitaminée
80 % d'ÉCONOMIE de Combustible et de Temps
Modèle N° 1 (pour 3 à 5 personnes)
1.000 Frs à la livraison
et 5 versements mensuels de 2.000 F.
Modèle N° 2 (pour 4 à 6 personnes)
1.000 Frs à la livraison
et 6 versements mensuels de 2.000 F.
Livré avec instructions et Panier à légumes
Hâtez-vous de profiter de ces conditions exceptionnelles pour commander, dès aujourd'hui, LE ROI DES AUTOS-CUISEURS. Découpez et envoyez cette annonce. Envoi en port dû.
A L'ESSAI PENDANT 15 JOURS. REMBOURSEMENT TOTAL EN CAS DE NON-SATISFACTION
SHD. 106, Rue Lafayette PARIS (10e)
C.18

SUZE
GENTIANE

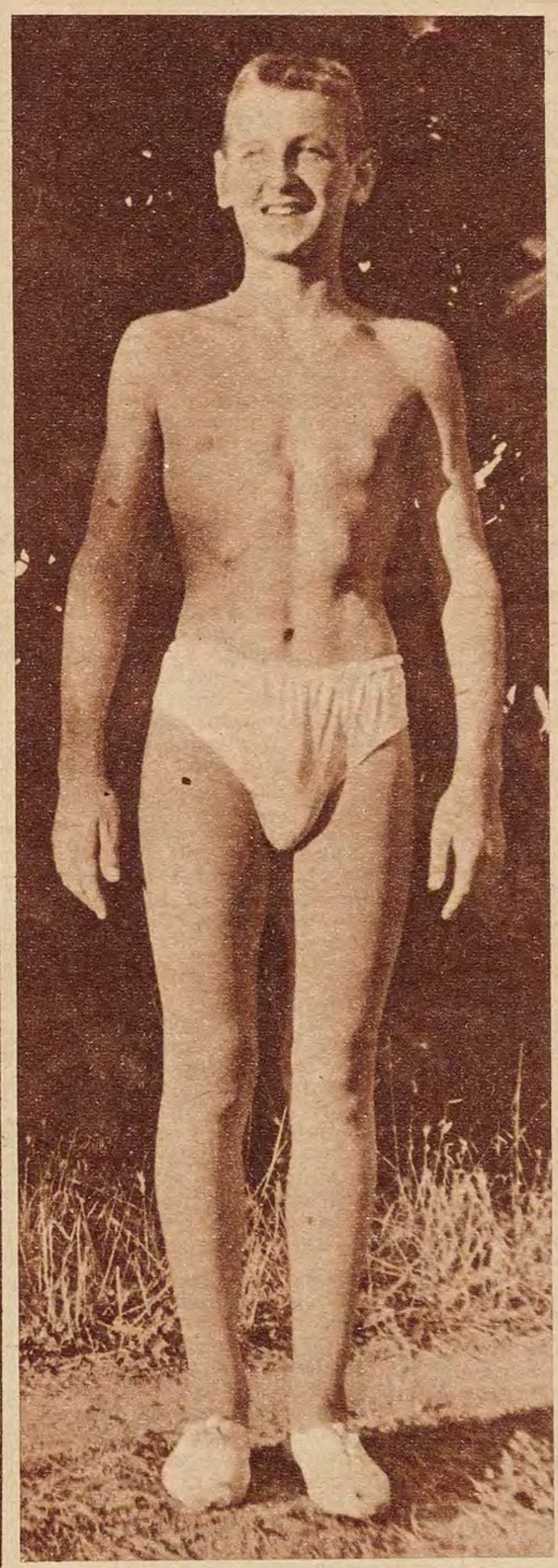
Ça ne va pas "quand il y a de l'eau dans le gaz"

Mais... quand il y a du gaz dans l'eau Ça va !

Buvez VITTELLOISE
L'EAU QUI CHANTE ET QUI DANSE
l'eau gazeuse de qualité

VOLT

EXCLUSIF BORDEAUX, MON BEAU



Fluet, mais toujours souriant, voici notre champion olympique à l'âge de 17 ans, en 1950. Il progressera vite, en force comme en style.

Mon père dès cette

SERAIS-JE, aujourd'hui, champion olympique si je n'avais écouté mon père ? Certainement pas, car je dois à la vérité de dire que c'est lui qui m'a obligé à poursuivre l'entraînement après ma fructueuse moisson de records et de titres, en 1951. Je sens, maintenant, que, si je m'étais complu dans une douce inaction, j'aurais gâché le fruit de plusieurs mois de travail acharné. Je m'étais approprié deux records d'Europe, un record du monde (en commun) et quatre titres nationaux en l'espace de quelques semaines et je voulais m'accorder une période de détente. J'en étais arrivé au point de saturation où l'effort de la compétition devient insupportable. Je ne renonçais pas à nager, certes, mais je désirais que ce fût, tout au moins, pour un certain temps, uniquement pour mon plaisir. Je reviens sur ces faits, parce qu'ils montrent bien que le plus petit écart peut avoir de désastreux effets sur la forme d'un athlète habitué à la lutte.

Nous étions au début du mois d'août et toute ma famille m'accueillit avec des transports de joie. J'étais le héros du foyer, le grand garçon qui, après une longue absence, revient couvert d'honneurs mérités. La vie était belle ! Je m'apprêtais, sans penser à rien d'autre, à couler des jours heureux dans notre petit domaine de Montfort, qui a présidé à mes premiers pas et mes premières brasses. Je revoyais avec attendrissement le petit bassin de 25 mètres construit par mon père en 1932, en bordure de la voie ferrée Paris-Nice, sur nos terres. De hauts cyprès le cachent à la vue des voyageurs et les trains, qui filent comme l'éclair, ne troublent jamais les ébats nautiques des Boiteux. C'est là que j'ai appris à jouer au poisson, que j'ai barboté, puis accompli mes premiers temps. M'y replonger fut bien agréable et toute la famille me suivit.

IL FAUT GAGNER A SETE

Cette baignade collective nous ravit, mais mon père n'attendit pas la sortie de l'eau pour me questionner sur mes projets :

— Pour l'instant, j'en ai assez, lui dis-je, je veux me reposer.

— Te reposer ? Mais non, mon petit Jean, tu vas continuer à t'entraîner pour gagner la traversée de Sète...

Cette traversée est organisée, chaque année, le 25 août, par un vieil ami de papa et elle fait partie du livre d'or familial. Mon père l'a gagnée en 1922, ma mère, trois ou quatre fois, mon oncle Pellegry trois fois, et moi, de façon que la tradition soit respectée, j'en ai fait autant en 1949.

Mon père insista tellement que je lui dis :

— C'est bon, ne t'inquiète pas, je serai au départ...

— Je te préviens, m'ordonna-t-il, tu y vas pour gagner !

Un peu à contre-cœur, je suivis donc les directives paternelles. Moi, qui ne rêvais que promenades au large, bains de soleil, pêche, voilà que j'étais contraint au travail. Papa, qui voyait bien que tout cela ne me faisait pas sourire, me tança sévèrement :

— Mon bonhomme, il ne faut pas t'endormir sur tes lauriers. Je vais te prouver que la volonté est une

JE N'AI PAS DE SECRET (1)

★

par Alban MINVILLE
(Entraîneur National)

2. - JE SUIS ACQUIS A LA

NOUS avons vu que le premier travail était, pour le jeune nageur, de nager dès ses débuts, à 9, 10, 11 ans, un à deux kilomètres tous les jours, en souplesse.

Il ne peut se poser alors le fameux problème de la spécialisation, spécialisation qui est de deux genres : spécialisation sur le style adopté et spécialisation sur la distance.

Pour la première, je serais assez partisan d'une spécialisation par régions pour deux raisons : la rareté des éducateurs et l'émulation possible. Ainsi, je verrais bien, comme il y a le water-polo à Tourcoing, le dos crawlé dans la région de Troyes, etc.

De plus en plus, on arrivera à la spécialisation à outrance, et, pour moi, j'oriente, en principe, sauf cas physiologique très particulier, tout le monde vers le crawl, quitte à voir plus tard.

Le crawl offre en effet les plus grands débouchés et surtout la gamme complète des distances, alors que le dos et la brasse ne se pratiquent en course que sur des distances courtes.

Pour le choix de la distance, il y a toujours intérêt, comme je l'indiquais pour les débutants, à prendre la distance supérieure pour descendre ensuite. Autrement dit, travail de la résistance d'abord, vitesse ensuite.

J'ai constaté, par exemple, que le nageur lourd, à mauvaise flottaison, était mieux organisé physiologiquement pour faire un sprinter. Cela peut paraître paradoxal. Le meilleur exemple est Jany.

Pour pouvoir spécialiser les nageurs par distances (ce qui se passe aux U.S.A. et au Japon), il faut avoir un lot suffisant de nageurs, ce que nous n'a-

TOULOUSE, HELSINKI CHEMIN OLYMPIQUE

UN RÉCIT INÉDIT DE J. BOITEUX

avait écrit : "Jean nagera le 400 en 4' 31" année" et nul n'a cru en ce pronostic osé...

bonne chose. Moi, ton père, je vais disputer la traversée de Sète avec toi...

C'était le comble! Devant cet exemple de foi sportive, je ne pouvais plus reculer. Alors commença l'entraînement intensif. Côte à côte, chaque jour, devant le port de La Ciotat, nous nagions en direction d'une bouée située à 150 mètres environ. Dix allers-retours quotidiens! Souvent, je demandais grâce, mais papa ne faiblissait pas. Il repartait aussitôt pour une autre longueur. Le temps ne nous arrêtait pas; quel qu'il fût, nous allions rendre visite à la bouée.

La traversée de Sète fut un nouveau succès pour moi. Sur les 2 km 500, j'avais laissé Vial et Alex Jany à plus de deux cents mètres et j'avais la satisfaction de voir mon père se classer 23e!

En bonne forme, j'en profitai pour remporter également, un peu plus tard, le Championnat du Littoral de grand fond devant Pirolley. Papa y avait participé, lui aussi, et avait même gagné un pari avec le journaliste méridional André Barutaud qu'il avait battu, de loin, au point de l'attendre, sur le bord, complètement rhabillé. En voyant mon père, vêtu de son complet, Barutaud faillit couler de surprise!

L'entraînement suivi et rigoureux me permit, étant invité au Grand Prix de Barcelone, d'y remporter le 100, le 200 et le 400. J'accomplis même, à cette occasion, ma meilleure performance sur 100 mètres en grand bassin d'eau douce : 59" 6/10. Quand je pense que, en petit bassin, je n'avais jamais pu faire mieux que 1' 2/10, il y avait lieu d'être heureux. A Lisbonne, où j'allai ensuite, toutes les épreuves furent autant de victoires pour moi et c'est là que j'appris que la France allait participer aux Jeux Méditerranéens d'Alexandrie. Nous ne devions pas y aller, mais les commerçants français du Caire, furieux de savoir qu'il n'y aurait aucun compatriote, se cotisèrent pour assurer notre séjour, et ils eurent raison. Six médailles récompensèrent leur esprit d'initiative : Jany (100 m.), Bozon (100 m. dos), Lusien (200 m. brasse), Boiteux (400 et 1.500 m.) et relais 4 × 200. Ce fut un triomphe pour la natation française et la poignée de gens dévoués qui avait tenu à ce que notre pays soit présent en retira un légitime orgueil. Leur sacrifice n'avait pas été inutile et nos victoires n'étaient-elles pas une façon élégante de les remercier?

LES OLIVES ME RENDENT PLUS FORT !

A mon retour, je fus fort chagriné. La piscine de Toulouse était fermée. La municipalité avait prétexté qu'elle perdait de l'argent en la laissant ouverte, durant l'hiver, pour l'interdire à tout le monde. C'était un rude coup et c'était, aussi, faire peu de cas de l'entraînement en vue des Jeux Olympiques. Il y eut de nombreuses démarches, mais le bassin resta mort jusqu'au début du mois de janvier 1952.

Cette petite catastrophe me procura l'occasion de séjourner de longues semaines en famille. Ce n'est pas si souvent que cela m'arrive et j'en goûtai toute la saveur. L'éloignement des êtres qui me sont chers, pendant dix mois de l'année environ, me pèse beaucoup. Mes parents, qui ont fait tant de sacrifices pour moi, ne se plaignaient pas de ma présence à la maison. Il nous semblait avoir accompli un retour en arrière, lorsque j'étais encore un enfant. Ils purent quand même s'apercevoir que leur fils avait grandi, car novembre et décembre furent consacrés à la cueillette des olives. La récolte atteignit 8.000 kilos et je n'étais pas le dernier à grimper dans les arbres pour taper sur les branches ou les scier. Neuf heures par jour de ce régime m'occasionnèrent une grande lassitude, mais je me sentais une force nouvelle dans les bras et papa me disait que cela me servirait dans le courant de l'été.

PAPA EXAGERE

Lorsque, le 10 janvier, je revins à Toulouse (la municipalité avait reçu une subvention officielle pour rouvrir la piscine), M. Minville fut surpris. J'étais transformé physiquement et le premier plongeon de départ que j'accomplis le fit s'écrier :

— Oh! mais tu as pris de la force...

Ma préparation méthodique commençait sous la direction de mon coach, en qui j'ai toujours eu une extrême confiance. Malheureusement, en février, les inondations de la Garonne provoquèrent un nouvel arrêt de la piscine pendant trois semaines. Tout allait mal, mais nous n'y pouvions rien. Et c'est sans doute pourquoi, lors de la réunion préolympique qui eut lieu, en avril, à Paris, mes temps ne furent pas éblouissants. Par contre ce que je ne compris pas du tout, c'est la campagne de presse défaitiste qui se déchaîna. Certains journalistes, qui sont cependant de mes amis, allèrent jusqu'à écrire : « Nous allons à la catastrophe ! » Il y avait une marge de sécurité, à mon avis, avant de sombrer tout à fait.

J'avais réalisé 4'45" sur 400 mètres, 9'54" sur 800 et je progressais constamment. Mon père, qui se penche avec attention sur tous les temps, qui les dissèque, avait écrit dans le journal de la Fédération, à mon sujet :

« Les progrès de mon fils laissent entrevoir une amélioration de 8" au 400 mètres et, cette année, il descendra à 4'31" ; c'est mathématique... »

4'31" ! Comme il y allait, papa ! Le record du monde en grand bassin était de 4'33" et, lisant cela, je fus assez monté contre lui. N'allait-il pas me rendre ridicule ? M. Minville le lui dit, d'ailleurs :

— Tu y vas tout de même un peu fort, voyons... Bien sûr, le petit s'améliore, mais attends un peu...

Mon père n'en démordait pas. Il avait son opinion et elle était ancrée solidement sur ces 4'31". Quant à moi, je ne voulais pas le faire mentir et je redoublai d'application à l'entraînement.

J'EFFACE LE NOM DE CSORDAS DES TABLETTES EUROPEENNES

Les Jeux approchaient et tout devenait sérieux. J'y pensais sans cesse et je sacrifiais le meilleur de mon temps, tous mes loisirs, pour ce but. Le mois de juin s'annonça magnifique. Le 7, au cours du match France-Yougoslavie disputé aux Tourelles, je ravis le record du 1.500 mètres à mon vieux copain Bernardo qui le détenait depuis 1949. Je l'avais battu de 17 secondes exactement (19'07"8/10) et Jo en était aussi heureux que moi.

— Tu es plus fort, me dit-il en m'embrassant, c'est normal...

Bernardo voyait juste. Je me sentais fort, très fort, et c'était réconfortant de le savoir à quelques semaines des Jeux d'Helsinki. J'étais encore à 18 secondes du record d'Europe des 1.500 du Hongrois Csordas, mais M. Minville croyait plus que jamais à mes chances.

— Tu vas faire une tentative à Toulouse et tu vas réussir, m'affirma-t-il.

Cet essai eut lieu le 20 juin, le jour de mon 19e anniversaire, et mon entraîneur qui sous son air bonasse, est un facétieux ignoré, avait alerté les membres du Comité des Pyrénées en ces termes :

— Jean, leur avait-il dit, va tenter de battre le record de l'O.S.S.U., préparez-vous à enregistrer sa performance.

Je ne craignais pas grand-chose, évidemment, puisque le record universitaire était de plus de... 23 minutes ! Vous imaginez aisément qu'il fut pulvérisé et, avec lui, le meilleur temps européen, car je réussis à nager la distance en 18'40"8/10, ce qui abaissait le record de Csordas de près de 9 secondes. Au passage, j'avais battu, aussi, le record de France des 800 mètres en 9'51"5/10, soit sans y penser, à 1"3/10 du record d'Europe qui appartenait à... Csordas.

— Celui-là, me dit M. Minville à ma sortie de l'eau, tu le battras quand tu voudras, à la prochaine occasion.

La prochaine occasion eut lieu trois semaines plus tard, mais, entre temps, le 26 juin, lors des championnats régionaux de l'O.S.S.U., je battis le record d'Europe des 400 mètres en 4'32"6/10.

Ainsi, ce qui me paraissait pratiquement impossible à réaliser deux mois auparavant, était presque atteint. Les 4'31" annoncées par papa, et que je considérais comme inaccessibles, se confirmaient. Mon brave père avait vu juste. Lui seul avait osé avancer ces chiffres en un instant où personne ne croyait plus en moi. Il avait pris des risques en affirmant que j'en étais capable, mais il pouvait en être fier. Il me connait mieux que tout le monde, très probablement, ou alors il a un sens divinatoire très développé...

Il n'existait plus qu'un record d'Europe, dans mes cordes, qui ne m'appartenait pas encore : celui du 800 mètres que j'avais frôlé, déjà, dans un 1.500. Raison de plus pour m'y attaquer spécialement, et cela fut fait le 9 juillet, à Toulouse. Mon temps (9'38"2/10) fut inférieur de 12 secondes à celui qui trônait sur les tablettes officielles internationales. 400, 500, 800, 1.500, tout était ma propriété et je considérais que ma préparation aux Jeux avait grandement bénéficié de cette succession d'efforts.

JE DECOUVRE LA FINLANDE...

M. Minville m'estimait prêt à affronter les meilleurs nageurs du monde, les redoutables Américains et Japonais. Personnellement, j'étais confiant, mais de là à déclarer que ma victoire était certaine... On me disait que j'avais des chances, de bonnes chances, et cela n'était déjà pas si mal... alors que trois mois avant on parlait de catastrophe, très simplement.

Le 15 juillet, départ de Toulouse pour Paris avec M. Minville, Jo Bernardo, Ginette Jany. Première étape du beau voyage qui devait nous conduire en Finlande, légère appréhension sous la cuirasse d'espoir qui me recouvrait. Nous nous sommes envolés d'Orly, à bord d'un D.C.6 spécial, le 18. L'équipe française de natation était au grand complet et nous avions même plusieurs accompagnateurs de marque puisque le Secrétaire d'Etat aux Sports, M. Jean Masson, voyageait avec nous, ainsi que le sprinter Porthault. Vol sans histoire, aucun heurt. 4 heures 15 plus tard nous débarquions sur l'aérodrome d'Helsinki par un temps remarquable. La ville olympique était en effervescence, elle était abondamment pavoisée des étendards de toutes les nations. J'étais impressionné par tout cet apparat qui reflétait l'importance de la compétition.

LA PISCINE OLYMPIQUE : UN BIJOU

Le village français était un petit monde à part, en face et à deux cents mètres d'où gîtaient les représentants des autres pays. Je pris possession de ma chambre que je partageais avec mon inséparable Jo Bernardo. Nous nous sentions, là, comme chez nous. Nos deux lits étaient côte à côte et notre premier soin fut de nous installer le plus confortablement possible, de nous créer un climat propre à nous détendre l'esprit et les muscles.

Le lendemain, mes parents arrivèrent. Cela faisait quatre jours qu'ils voyageaient ; ils furent contents de venir me visiter et m'accompagnèrent à la piscine. La vision que j'eus du bassin olympique me laissa admiratif. Dieu, qu'elle était belle, cette piscine, dans son écrin de verdure ! Un vrai bijou ! Encastrée dans des bois de pins, on aurait dit une céramique bleu-vert coulée par la main d'un artiste. Deux petits bassins sommeillaient à sa suite, dont celui des plongeons.

J'avais hâte de m'y baigner. Plouf ! Me voici dans l'eau claire, j'ouvre les yeux, la visibilité est parfaite. C'est rassurant, on pourra surveiller les faits et gestes des adversaires. Je nage doucement, puis plus vite. J'en ressens une bonne impression qui me fait penser que le bassin est rapide. Je couvre plusieurs longueurs, sans forcer et j'aperçois, dans les tribunes, des visages japonais. Ils n'ont pas l'air de me regarder plus particulièrement qu'un autre. Nous ne nous connaissons pas. Ils m'ignorent comme je les ignore, mais nos temps ne nous sont pas étrangers. Ce sont des noms et des chiffres que nous accolons sans savoir. Heureusement, M. Minville a l'œil et je compte sur lui pour me désigner mes rivaux.

Les horaires d'entraînement à la piscine sont très stricts. Ils changent chaque jour, mais les Français, toujours débrouillards, s'arrangent pour resquiller. Lorsque le matin nous est affecté, nous y retournons l'arès-midi, et vice versa. Quand le grand bassin est occupé, nous nous contentons du petit, et cela nous oblige à travailler nos virages.

Je me sens en forme à quatre jours de l'ouverture des Jeux nautiques. En forme, et pourtant quelque peu inquiet. La chance ne va-t-elle pas m'abandonner à la veille d'une aussi dure compétition ?

(Recueilli par A. P.)

"SPÉCIALISATION" A OUTRANCE

vons jamais eu en France. Ni Jany, ni Boiteux, ni Bernardo n'ont jamais été véritablement spécialisés, et si Boiteux a battu le record olympique du 400 mètres, c'est avec une préparation que j'estime incomplètement adaptée, car il fallait trop penser au relais 4 x 200 et un peu aussi au 1.500 mètres.

Dès le moment où le jeune nageur commence à prendre un peu de résistance physiologique et à être mécanisé dans son style avec une respiration ample et aisée, il doit commencer le véritable entraînement, c'est-à-dire nager 4 à 5 kilomètres par jour en plusieurs exercices : 1.500 à 2.000 mètres en souplesse, 1.000 mètres de battements de jambes, 5 à 600 mètres de bras seuls, des départs, virages, et des demi-sprints, c'est-à-dire des distances de 100 à 300 mètres à un train soutenu et surtout régulier.

Grand principe à observer : suivre le sujet médicalement, savoir remarquer qu'il fatigue et doser l'entraînement en conséquence.

Autre principe : entre chaque exercice, le temps de repos doit être au moins égal à celui de l'effort.

Malheureusement, en France, tout le monde s'entraîne trop vite, à la sauvette, même nombre de vedettes, alors que, plus que jamais, les premières places de la natation mondiale sont réservées à ceux qui « ont le temps ».

Je dirai plus, en France, seuls les entraîneurs qui « trouvent le temps » peuvent faire un travail valable. Ce problème est, lui aussi très grave.

---

(1) Voir numéro 365 du lundi 11 août.

LA SEMAINE PROCHAINE :

J'ARRACHE LA 3e PLACE POUR LA FRANCE DANS LE RELAIS OLYMPIQUE

Que voulez-vous savoir ?

MM. André et Marcel ARNAUD, Brignais (Rhône). — Nous vous remercions pour vos compliments.

M. Alberto de ARZUA ESPARTERO, Bilbao. — La meilleure moyenne dans un Tour de France a été réussie par Gino Bartali en 1948. Le champion italien gagna à la moyenne de 33 km. 404.

M. Pierre ATTALI, 7, boulevard Carnot (Algérie). — 1) L'annuaire de « Route et Piste » est en vente à la Librairie des Sports, 10, Faubourg-Montmartre, Paris. — 2) Voici un classement théorique des cinq meilleurs goals européens : 1. Vignal; 2. Ramallets; 3. Zeeman; 4. Beara; 5. Williams. — 3) Il y a quelques semaines, le Suédois Jepsson a été acheté par Napoli à Atalanta pour la somme de 58 millions de francs. C'est le record des transferts.

M. Roland BALIER, 17, rue Maupas, Fécamp (Seine-Infér.). — Il n'y a pas de record de France pour les catégories minimes.

M. Roger BARBIER, 13, rue des Anges, Sainte-Sigolène (Hte-Loire). — 1) Victor Sillon, blessé dans un accident il y a quelques semaines, n'a pas participé aux Jeux Olympiques. — 2) Hugo Koblet a gagné le Tour de France 1951 en 142 heures 20 minutes 14 secondes. — 3) Van Steenbergen est le routier le plus rapide dans une arrivée au sprint.

M. Gabriel BARET, Arles. — Nous ne pouvons pas répondre à une telle question. Ecrivez à l'intéressé et il vous répondra personnellement.

M. Jacques de BEAULIEU, Versailles. — 1) Nous prenons bonne note de votre suggestion. Nous la réaliserons peut-être. — 2) Votre courrier avait dû s'égarer. Reposez-nous votre question et nous vous promettons de vous répondre.

M. Philippe BEUCHET, Pontoise. — 1) Louison Bobet a participé le 3 août, à Reims, au championnat de France sur route. — 2) Victor Sillon va mieux.

M. Claude BIDART, Poisvilliers, par Chartres (Eure-et-Loir). — Louison Bobet a renoncé au Tour de France 1952, car il se sentait en mauvaise forme.

M. Joseph BOUCHEUR, Bourg de Gouesnou, par Brest (Finistère). — 1) Merci pour vos compliments. — 2) Vous êtes encore trop jeune, ne forcez pas exagérément. Vous avez le temps de réussir des performances. — 3) Pour les photographies en question, adressez-vous à M. Robert Caudrilliers, « But et Club-Le Miroir des Sports », 124, rue Réaumur, Paris.

M. CACHIA, aux mines de l'Ouenza, Algérie. — Nous avons transmis votre courrier.

M. Maurice CAUSSIGNAC, 81, rue Béteille, Rodez (Aveyron). — 1) Oui, c'est une bonne marque. — 2) Les coureurs de l'écurie Follis participent surtout à des courses régionales. — 3) Apo Lazaridès n'a pas couru depuis plusieurs semaines déjà. Sa dernière grande course cette saison a été le Critérium du Dauphiné.

Mlle DANIELLE, Ecrosnes. — Nous nous excusons de répondre aussi tardivement à votre lettre. Nous espérons néanmoins que vous avez pu correspondre avec vos champions favoris durant le Tour de France.

M. J.-J. DUDES, Bordeaux. — 1) Voici la composition de l'équipe de Reims qui a remporté la Coupe de France en 1950 : Paul Sinibaldi ; Jacowski, Marche ; Penverne, Jonquet, Bini ; Batteux, Flamion, Appel, Petitfils, Meano. — 2) Voici la formation du onze de Strasbourg qui a triomphé de Valenciennes en finale de la Coupe de France 51 : Schaeffer; Hauss, Demaret; Krug, Vaviniac, Vanags; Nagy, Battistella, Bihel, Jacques, Haan. — 3) Nice a enlevé le titre de champion de France 1952 avec le concours de seize joueurs : Domingo, Gonzalès, Firoud, Rossi, Belver, Bonifaci, Poitevin, Pedini, Courteaux, Carniglia, Bengtsson, Carré, Cesari, Nuremberg, Ben Tifour, Lupi.

M. S. FERRY, 6, rue du Louvre, Menton (Alpes-Maritimes). — 1) Nous ne pouvons pas, à notre grand regret, vous transmettre de photographies dédicacées de vos champions favoris. — 2) Les vélos des coureurs du Tour de France pèsent 8 kg. environ. Le poids varie suivant le nombre et la qualité des accessoires employés par chacun.

M. Barry HOOPER, 4, Petworth Road, Portsmouth, Angleterre. — Nous avons transmis votre courrier.

M. Jean HUGUENIN, Etouvans (Doubs). — 1) Raphaël Geminiani est né le 12 juin 1925, à Clermont-Ferrand. — 2) Pour les photographies en question, adressez-vous à M. Robert Caudrilliers, « But et Club-Le Miroir des Sports », 124, rue Réaumur, Paris.

M. LA CHAPELLE, Saint-Martin-en-Plaine (Loir-et-Cher). — 1) Nous avons transmis votre courrier. — 2) L'an dernier, Louison Bobet a réussi un doublé sensationnel en enlevant Milan-San Remo et le Tour de Lombardie.

M. A. LEFEVRE, 63, rue Lakanal, Rueil (Seine-et-Oise). — Voici le palmarès du championnat du monde des poids lourds jusqu'en 1932 : 1892 : Corbett b. Sullivan, K.O. 21e round; 1897 : Fitzimmons b. Corbett, K.O. 14e round; 1899 : Jeffries b. Fitzimmons, K.O., 11e round. Jeffries se retire du ring. Hart, vainqueur de Root lui succède; 1906 : Burns b. Hart aux points; 1908 : Johnson b. Burns, arrêt au 14e round; 1915 : Willard b. Johnson, K.O., 26e round; 1919 : Dempsey b. Willard, abandon au 3e round; 1926 : Tunney b. Dempsey aux points. Tunney abandonne son titre; 1929 : Sharkey b. Loughran, K.O., 3e round; 1930 : Schmelling b. Sharkey, disqualification au 4e round; 1932 : Sharkey b. Schmelling aux points.

M. Jacquot LEY, Rodange, Luxembourg. — Nous avons transmis votre courrier.

M. Jean LOURY, Boissy-Fresnoy (Oise). — Le prénom de Baillot est Henri.

M. Jacques MOULARA, 5, rue du Pont-Vieux, Saint-Flour (Cantal). — 1) Van Steenbergen est plus rapide au sprint que Ferdi Kubler. — 2) Ciro Bianchi a 28 ans.

M. Guy PADRONA, 19, rue Pomme-de-Pin, Toulon (Var). — 1) Lapize courait sur cycles Alcyon, Leducq a couru sur cycles Thomann, Antonin Magne sur cycles Alleluia, Henri Pélissier sur cycles Automoto. — 2) Votre marchand de cycles vous donnera certainement tous les renseignements que vous désirez connaître.

M. André PATRAULT, 100, r. Gambetta, Fontenay-sous-Bois (Seine). — Nous vous mettrons en relation avec nos lecteurs désireux d'acheter une collection du Miroir des Sports de 1918 à 1939.

M. Charles POMAREDE, Ste-Radegonde par Rodez (Aveyron). — 1) Voici les prix qui ont été attribués aux cinq premiers du Tour de France 1952 : un million de francs au premier ; 750.000 fr. au second (plus une surprime de 500.000 francs); 500.000 fr. au troisième (plus une surprime de 250.000 francs); 400.000 fr. au quatrième; 350.000 francs au cinquième. — 2) Le championnat du monde sur route professionnel aura lieu le 24 août au Luxembourg.

MM. RENE et ROLLAND. — Nous avons transmis votre courrier.

M. Christian RIGONNET, 12, rue du Puits-Neuf, La Charité-sur-Loire (Nièvre). — 1) Assane Diouf a été champion de France des poids moyens du 31 août 1939 au 8 novembre 1941. Il perdit son titre devant Despeaux. — Assane Diouf redevint détenteur de la couronne en triomphant de Robert Charron le 17 juin 1945. Il abandonna son titre une seconde fois, le 30 novembre de la même année, devant Marcel Cerdan qui gagna par k.o. au troisième round.

M. P. ROTTENBERG, 21, avenue de la Reine, Boulogne-sur-Seine. — Adressez-vous à un marchand de cycles qui vous donnera mieux que nous les renseignements que vous désirez connaître.

M. SERRIGNY, 4, rue des Orteaux, Paris (20e). — 1) Voici la composition de l'équipe de France dans le Tour 1947 : Bobet, Caput, Fachleitner, Huguet, Massal, Plot, Teisseire, Idée, Thiétard, Vietto. — 2) Voici la formation du team tricolore dans le Tour 1948 : Bobet, Caput, Danguillaume, Fachleitner, Idée, Apo Lazaridès, Giguet, Robic, Teisseire, Vietto. — 3) Voici la composition de la sélection française dans le Tour 1949 : Bobet, Chapatte, Danguillaume, Deprez, Diot, Gauthier, Geminiani, Lapébie, Apo Lazaridès, Teisseire, Vietto.

M. Louis SIMEONI, Mézières-en-Drouais (Eure-et-Loir). — Marcel Hansenne est recordman de France du 800 mètres en 1' 48" 3/10. Ce temps est la troisième performance mondiale derrière Harbig (1' 46" 6/10) et Whitfield (1' 48" 2/10).

M. Jean SIVIENS, 7, boulevard d'Auteuil, Nevers. — 1) Bob Curland est, croyons-nous, le basketteur le plus grand. Il mesure 2 m. 135. — 2) Tony Lavelli est le meilleur basketteur professionnel. Barskdale passe pour être le meilleur basketteur amateur in the world.

M. Nicolas SOUILLY. — Nous avons transmis votre courrier.

M. Jean-Marie VALENTIN, Epinal. — Vous pouvez écrire en vous recommandant de « But et Club-Le Miroir des Sports » à M. Dowling Arthur, 13, Mayflower Road, Stockwell, Londres, Angleterre.

M. Michel VEILLON, Ecole Industrielle Laitière de la Roche-sur-Foron (Haute-Savoie). — Voici le palmarès de Paris-Limoges : 1938 : Dumont; 1946 : Geus; 1947 : Chupin; 1948 : Caput; 1949 : Pontet; 1950 : Blusson; 1951 : Meunier; 1952 : Lauredi.

M. Michel VIGAND, St-Paulien (Haute-Loire). — Adressez-vous au service des ventes de « But et Club-Le Miroir des Sports », 12, rue du Croissant, Paris (2e).

Une lectrice des Préaux (Vaucluse). — Nous avons transmis votre courrier.

Un fervent lecteur de « But et Club-Le Miroir des Sports » à Sepmes. — 1) Hugo Koblet est célibataire. — 2) La date n'est pas encore officiellement fixée.

Un lecteur bas-alpin. — 1) Jess Owens a couru le 100 mètres en 10" 2/10 en 1936. — 2) En finale de la Coupe du Monde de football, en 1938, l'Italie a présenté devant la Hongrie : goal : Olivieri; arrières : Foni, Reva; demis : Serantoni, Andreolo, Locatelli; avants : Biavati, Meazza, Piola, Ferrari, Colaussi.

Un Briard, fervent de vélo. — Nous avons transmis votre courrier.

Deux admirateurs de Baratte. — Nous avons transmis votre courrier.

Un de vos fidèles lecteurs à Peyrebeille. — Pour les photographies en question, adressez-vous à M. Robert Caudrilliers, « But et Club-Le Miroir des Sports », 124, rue Réaumur, Paris (2e).

M. J. B., Vienne (Isère). — Nous ne pouvons pas vous conseiller par correspondance. Vos performances sont encourageantes. Ne forcez pas, car vous êtes encore bien jeune. Accordez votre confiance à votre entraîneur.

Un lecteur de Montbéliard dans le Doubs. — Nous avons transmis votre courrier.

Une lectrice assidue de « But et Club-Le Miroir des Sports ». — 1) Jean Baratte mesure 1 mètre 73 pour 72 kilogs. — 2) Pour les buts, le règlement précise : Au centre de chaque ligne de buts seront placés les buts composés de deux montants verticaux équidistants des drapeaux de coin espacés de 7 m. 30 (mesure intérieure) et reliés par une barre horizontale dont le bord inférieur sera à 2 m. 44 du sol. La largeur et l'épaisseur des montants et de la barre transversale ne pourront dépasser 12 centimètres.

Un lecteur de Athus. — Nous avons transmis votre courrier.

Un lecteur de Courpalay (S.-et-M.). — Nous avons transmis votre courrier.

Un ami nordiste. — 1) Van Goal a des qualités, mais il doit encore réaliser de grands progrès avant de pouvoir prétendre à devenir gardien de buts du onze tricolore. — 2) Ciro Bianchi est de nationalité italienne et il ne pouvait pas participer au Tour de France dans la formation tricolore.

Un lecteur de Nancy. — Nous avons transmis votre courrier.

Tatave et Pierrot, de la Vienne. — Inscrivez-vous dans un club, où vous serez conseillés et guidés.

Un acharné du Tour. — Les organisateurs du Tour de France établissent chaque année un itinéraire spectaculaire afin de rendre la course attrayante et passionnante de bout en bout. Les raisons de vos amis sont sans fondements. La politique n'influe pas sur les décisions des responsables.

Un lecteur de Châtellerault. — Nous avons transmis votre courrier.

A VARÈSE : L'ITALIEN G.

Les « Trois Vallées Varésines » ont servi de dernière mise au point avant la course au titre mondial. Kubler franchit le passage à niveau de Gallarate derrière Tosi.

ON NE PEUT OUBLIER LE 5.000

L'Anglais Chataway le Tchèque Zatopek

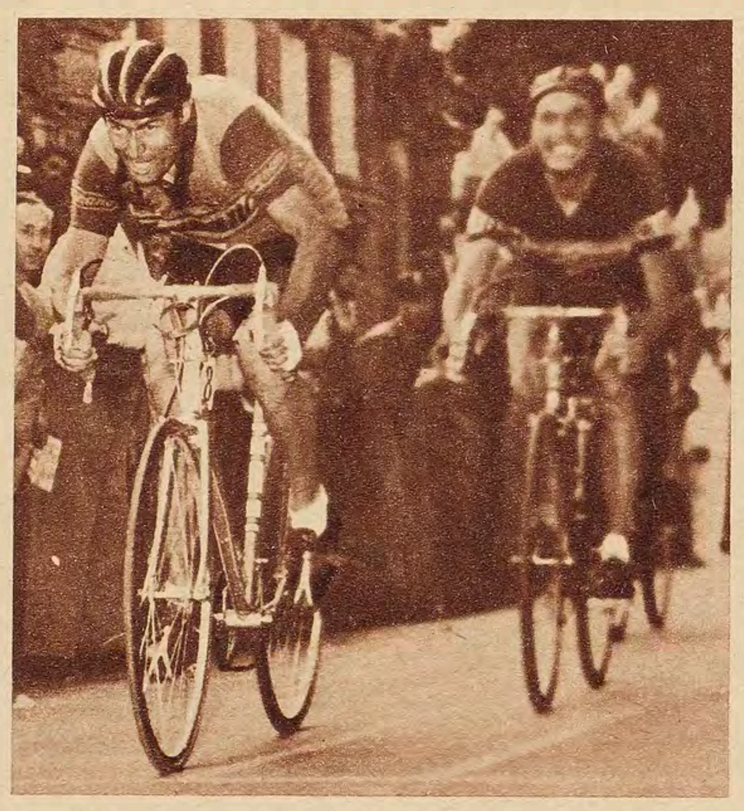
Depuis dix ans, Gundar Haegg n'a pas été égalé. Son record du 5.000 est debout.

ZATOPEK est-il le meilleur coureur de 5.000 mètres que l'on ait connu ? Il est bien difficile de répondre à une telle question. Que le Tchèque soit actuellement, et cela depuis 1949, quasiment imbattable sur cette distance, ne fait aucun doute. Mais l'on peut également se demander si cette supériorité manifeste n'est pas due en partie à l'absence d'un véritable crack sur la distance. Pendant un moment on put croire que le Belge Gaston Reiff, champion olympique en 1948, deviendrait celui-ci. Hélas ! les championnats d'Europe vinrent prouver que le recordman du monde des 3.000 mètres demeurerait toujours un merveilleux spécialiste des distances intermédiaires. Pourtant, Gaston Reiff réussit à nous donner une idée, à Bruxelles, de ce que sera le coureur de 5.000 de l'avenir : rapide autant que résistant. La foulée courte et précipitée de Zatopek et de Mimoun peut conduire à 14'5". Celle de Gaston Reiff, beaucoup plus ample, mais sans exagération, laisse entrevoir le jour où un « miler » parfaitement entraîné réussira 13'50".

Il est assez curieux, en effet, de constater que les trois premières places du 5.000 désormais historique des Jeux Olympiques de 1952 ont été enlevées par des athlètes plutôt résistants que réellement rapides. Zatopek, Mimoun et Schade sont, en effet, plus à l'aise sur la distance supérieure, qui est le 10.000 mètres. Cela se comprend en évoquant les « temps » dont sont capables ces trois grands coureurs sur 1.500 mètres : Zatopek 3'52", Mimoun 3'53", Schade 3'52". Pour eux, le 5.000 est trop près du 1.500 et, s'ils arrivent à imposer cependant leur loi, c'est tout simplement parce qu'il n'existe actuellement aucun « miler » qui tienne les 5.000 mètres. A cet égard, le comportement de l'Anglais Chataway est significatif. En disant que le jeune étudiant d'Oxford en était à Helsinki à son deuxième 5.000, on ne doit pas être très éloigné de la vérité. Or, Chataway n'en réussit pas moins à tenir compagnie jusqu'au bout à des rivaux beaucoup plus âgés et expérimentés que lui : n'est-ce pas là la preuve que le déroulement d'un 5.000 mètres peut être bouleversé du jour où cinq ou six

MINARDI EN GRANDE FORME A HUIT JOURS DU LUXEMBOURG

Marqué par ses rivaux, Bobet n'a pu se dégager du peloton. Il vient de saisir la musette que lui a donnée Le Bert.



Minardi, qui est considéré en Italie comme l'éternel second, a arraché une victoire. Il bat nettement Martini et Padovan.

Minardi a remercié, d'élégante façon, Alfredo Binda, qui n'avait pas hésité à le sélectionner pour le meeting mondial.

D'HELSINKI, MAIS CELUI DE MELBOURNE PROMET D'ÊTRE PLUS SENSATIONNEL...

l'inconnu d'hier, paraît beaucoup mieux armé que pour améliorer le record mondial de G. Haegg

par Marcel HANSENNE

Chataway, venus du 1.500 mètres et préparés pour un effort de 14 minutes, se jetteront dans la mêlée ?

L'inconnu d'Helsinki a failli réussir

A mon avis, on n'a pas assez insisté sur ce qu'il y eut d'étonnant dans la course prodigieuse de cet étudiant de 20 ans, dont nul, pour ainsi dire, ne parlait avant les Jeux, et qui réussit à tenir en échec jusqu'à 100 mètres de la ligne d'arrivée les plus grands noms de la course de fond. Non seulement Chataway put tenir compagnie à Zatopek (qu'il voyait pour la première fois), Mimoun et Schade, mais encore il trouva les ressources nécessaires pour les attaquer méchamment à 300 mètres de l'arrivée, créant d'un seul coup un « trou » de 4 mètres qui n'eut peut-être pas été comblé sans le sang-froid de l'Allemand Schade qui ramena sur l'Anglais et Mimoun et Zatopek. L'étudiant d'Oxford, finalement, s'inclina sur une chute malheureuse à 100 mètres du fil, mais au moins il avait pris une part glorieuse à ce 5.000 unique. Par la suite, en revoyant sans cesse dans mon esprit cette épreuve admirable (quatre vainqueurs possibles à 120 mètres de l'arrivée), c'est surtout Chataway qui occupait ma pensée. Chataway plus que Zatopek, parce que Zatopek c'est quelqu'un que l'on connait depuis longtemps, tandis que Chataway était l'inconnu, celui qui n'avait derrière lui aucune performance sur la distance. Et cependant, quel style, quelle facilité, quel à-propos...

Par une sorte d'enchaînement logique, c'est en évoquant l'ahurissante performance du rouquin d'Oxford que le nom de Gunder Haegg est revenu à ma mémoire. Ayant été convié, tout récemment, à opter en faveur de Nurmi ou de Zatopek, je ne pus faire autrement qu'exprimer ma surprise de voir Gunder Haegg écarté du débat. Car, enfin, le Suédois est toujours recordman du monde des 1.500 et des 5.000 mètres, records qu'il détient depuis huit et dix années respectivement. Or, en combien courait-on les 5.000 mètres dix années avant Gunder Haegg ? En 14'17" (Lehtinen), ce qui revient à dire que le Scandinave réussit à améliorer cet ancien record du monde de près de 20 secondes, puisqu'il réalisa seul en piste (les autres étaient loin) 13'58"2 le 20 septembre 1942. Quel bond prodigieux en dix années: près de 20 secondes, plus de 100 mètres !

Zatopek n'a pas égalé Haegg

Or, nous voici maintenant en 1952. Dix nouvelles années se sont écoulées et quels sont les progrès réalisés depuis Haegg ? Aucun. Zatopek a approché les 14 minutes (14'3"), mais n'a pu les dépasser. Certains prétendent que c'est parce qu'il ne l'a pas voulu. Mais je ne vois pas ce qui aurait pu l'empêcher de faire sur 5.000 ce qu'il a fait sur 10.000. Le Tchèque est sans doute un lutteur avant tout. Cependant, ses nombreuses tentatives contre les records prouvent qu'il aime également l'effort solitaire.

On a dit de Haegg qu'il n'était pas un « battant », ce qui est archi-faux. Lors de sa tournée triomphale aux U. S.A., en 1943, il rencontra Gil Dodds et Hulse sur le mile, et les battit régulièrement, bien qu'ils fussent de rudes adversaires. D'autre part, qui ne se souvient encore des fameux duels Haegg-Andersson ? Pas lutteur, Gunder Haegg? C'est oublier aussi qu'il n'est pas facile de trouver des adversaires lorsqu'on court le 1.500 mètres en 3'43" et le 5.000 mètres en moins de 14 minutes...

Pour ma part, je range sans hésiter le Suédois à la première place du 5.000 mètres, parce qu'il était également le meilleur sur 1.500 et qu'il fut le premier à se servir pleinement de cet avantage. C'est Haegg qui donna au 5.000 un caractère révolutionnaire, sonnant le glas des Finlandais dont la qualité essentielle est la résistance. Avant lui, le record du monde avait toujours appartenu à un Finlandais depuis Kolehmainen (1912). C'est Haegg qui le premier courut un 5.000 mètres comme un 1.500 prolongé, réalisant pour chaque portion de 1.000 mètres les temps suivants : 2'40" - 2' 47" - 2'51"5 - 2'50"5 - 2'49"2, ce qui est prodigieux.

Haegg disqualifié, on en revint au 5.000 d'autrefois. Pourtant, trois coureurs nous donnèrent de gros espoirs : Reiff, Slijkhuis et Wooderson enfin, tous trois venus eux aussi du 1.500 mètres. Mais Wooderson, au sortir de la guerre, était trop vieux (il eût gagné le 5.000 de Helsinki comme il avait remporté celui d'Oslo en 1946 grâce à sa plus grande rapidité), Slijkhuis n'aimait guère l'effort prolongé et Reiff ne put jamais tenir parfaitement la distance.

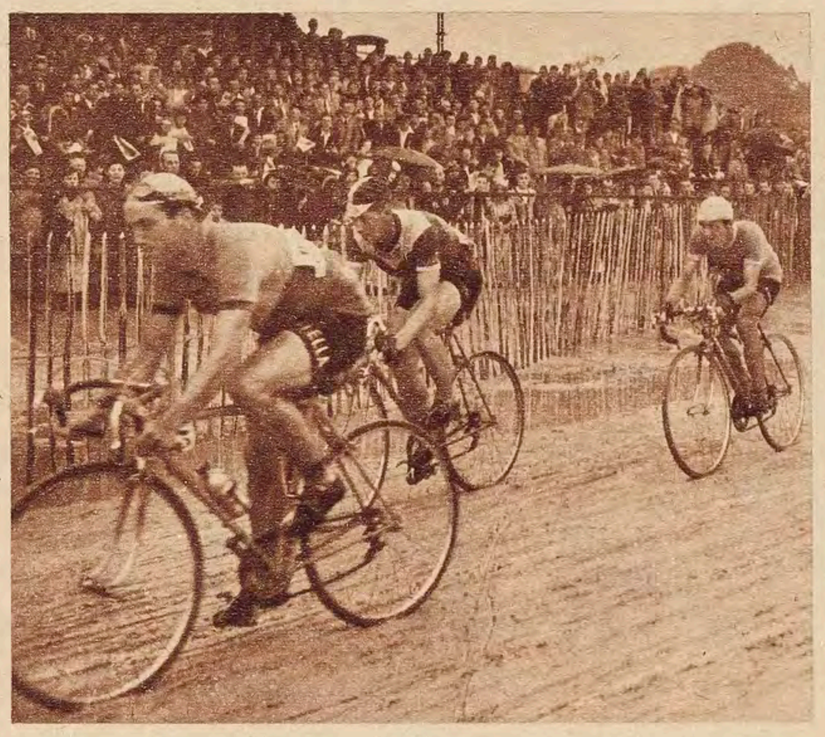
Chataway succédera au Suédois

Aujourd'hui, c'est Chataway qui semble le plus qualifié pour reprendre l'idée de Gunder Haegg. Il « vaut » sûrement 3'47" sur 1.500 (Bannister le battrait-il ?) et sa course de Finlande prouve que l'effort prolongé d'un 5.000 convient admirablement à son tempérament. Je doute cependant que Chataway devienne jamais un homme-record. Le jour où il battra les 14 minutes sur 5.000, ce que je crois, c'est parce qu'un adversaire l'y aura obligé. Qui ? Le long Pirie peut-être qui, au contraire de Chataway, est assez intéressé par la lutte contre le chronomètre. La foulée de Pirie, élégante et ample, le prédispose aux grands exploits sur 5.000 s'il ne gaspille pas sa qualité à tous vents comme il a tendance à le faire. Mais Pirie aura beau faire, il ne pourra jamais lâcher Chataway.

C'est pour toutes ces raisons que j'ai la conviction que le 5.000 de Melbourne promet d'être plus sensationnel encore que celui de Helsinki. Outre les Anglais, on verra des spécialistes du 1.500 (peut-être l'Américain Santee) se préparer pour la distance supérieure et y imposer leur loi au détriment de rivaux moins rapides. Certes, on ne pourra jamais oublier le prodigieux 5.000 de Finlande. Mais la grande leçon de celui-ci ne fut-elle pas de voir trois vétérans de l'épreuve être tenus en échec par un débutant ? Ah ! combien j'ai aimé Chataway ce jour-là...

Chataway, un étudiant anglais de 20 ans, a montré à Helsinki qu'il pouvait battre le temps de Haegg.

DES LEADERS ÉPHÉMÈRES DANS LE TOUR DE L'OUEST



L'averse a fait rage jusqu'à Lorient, et Varnajo, en 3e position derrière Serge Blusson et Verschueren perdra son mallot jaune et blanc.

Après avoir roulé sous la pluie durant 216 kms Erussard a trouvé l'abri d'un parapluie à Lorient

Pendant ce temps, Erussard, vainqueur de l'étape, effectue un tour d'honneur à l'abri du parapluie d'un Lorientais déguisé en clown.

Le public s'est massé sur la jetée et dans les rues d'Audierne où un peloton d'échappés roule à vive allure au cours de l'étape Lorient-Quimper. Camionnettes, autos, voitures d'enfants témoignent de l'affluence.

WALKOVIAK ET BERMUDES LES PLUS ARDENTS DE

Il ne reste plus que 13 kilomètres pour atteindre Quimper. Roger Walkoviak, qui mène en force, et Bermudès se sont échappés. Ils ont déjà plus de deux minutes d'avance et la victoire ne peut plus leur être disputée.

LAURENT DAUTHUILLE (suite de la page 3)

Q. — *Etes-vous encore lié avec des managers d'outre-Atlantique?*

R. — **Oui, je suis lié pour un an et demi encore. Même si je boxe à Paris, ils toucheront leur pourcentage. Il ne faut d'ailleurs pas croire que j'ai gagné tant d'argent là-bas. A mon dernier voyage, j'ai rapporté 1.605 dollars sur 7.000 que j'ai gagné.**

Q. — *Qui aimeriez-vous rencontrer si vous devez encore boxer?*

R. — **La Motta ! S'il vient à Paris, je me remets à la boxe tout de suite. Et je vous garantis que les spectateurs en auront pour leur argent ! Et puis, j'aimerais battre tout de même une fois Villemain avant de finir ma carrière. Notez que j'ai fait des progrès. Il m'a battu deux fois et, la troisième, nous avons fait match nul...**

Q. — *Quel est, selon vous, le meilleur espoir de la boxe dans votre catégorie?*

R. — **Hairston. Celui-là, c'est un « client ». Normalement, il doit battre Robinson d'ici un an ou deux. Il n'a que 22 ans, ne l'oubliez pas.**

CONCLUSION. — Laurent Dauthuille a conservé toute sa vie le souvenir d'une enfance pauvre et douloureuse. Son plus grand désir est de voir ses enfants, dont les noms reviennent sans cesse dans sa conversation, être plus heureux qu'il ne le fut lui-même. Il est actuellement hésitant sur la route à suivre, mais il n'a pas dit adieu à la boxe, et son amour-propre de champion a été blessé des critiques qui lui ont été adressées, encore qu'il les ait prises avec philosophie. Ses récentes mésaventures l'ont amené à réfléchir sur son avenir et il est probable qu'il se dirigera désormais, avec moins d'enthousiasme peut-être, mais aussi plus de résolution vers le but qu'il aura fixé.

(Reportage photographique André RAIMBAUD.)

ST

allure
ience.

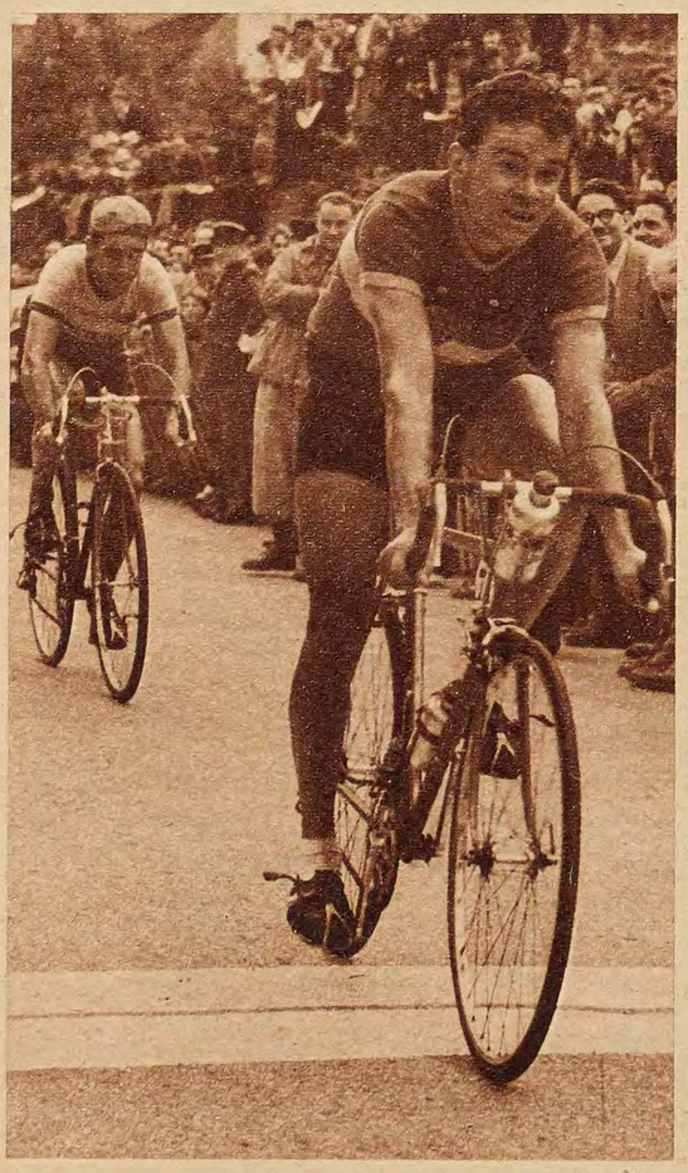
DE

ıdès
ıtée.

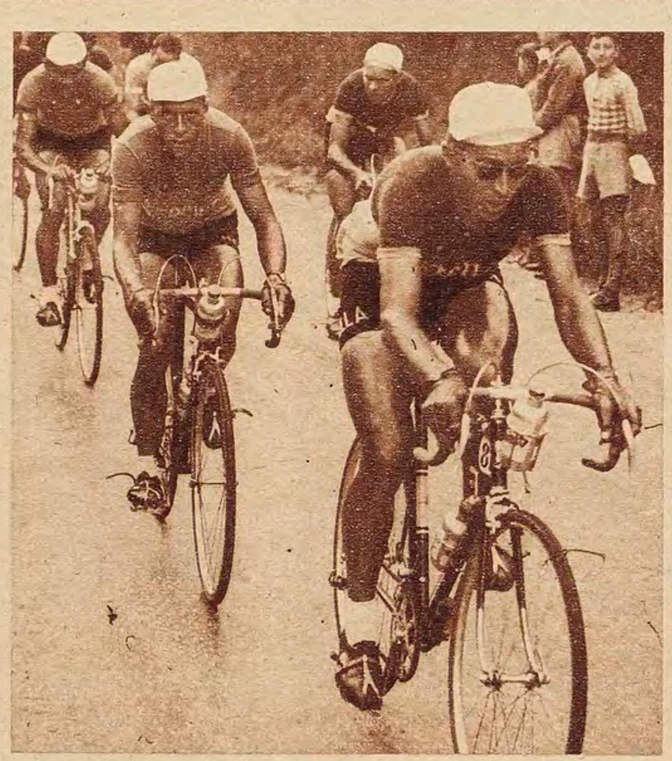
JUSQU'AU MOMENT OU UN JEUNE INDÉPENDANT...

C'est Walkoviak qui remportera cette étape pénible, marquée par l'abandon d'un des grands favoris : R. Varnajo.

L'ÉTAPE LORIENT - QUIMPER



Au sprint, sur la ligne d'arrivée, Roger Walkoviak n'a eu aucun mal à prendre trois longueurs à Bermudès, épuisé.



Jean Bobet, dans le style si caractéristique de son frère, a porté son attaque et fonce, suivi de Van Steenkiste.

Dans le 2e peloton, François Mahé, flanqué de Cérami, fait triste mine : il a déjà perdu son maillot de leader...

Une crevaison prive J. Bobet du maillot or et blanc dans la 7e étape

Hélas ! Jean Bobet, leader virtuel, a crevé, et cet accident le frustera d'une victoire qui eût été bien méritée.

Et ce sera finalement, après le succès d'étape de Baldassari, Walkoviak qui revêtira le maillot jaune et blanc.

APRÈS LE DÉPOUILLEMENT DE NOTRE GRAND CONCOURS

FAISANT suite à la proclamation des résultats de notre grand concours « QUI GAGNERA LE TOUR ? », de nombreux lecteurs — qui n'ont probablement pas étudié le règlement avec toute l'attention désirable — nous ont adressé de véhémentes réclamations, allant, comme M. Simonnet, de Bordeaux, jusqu'à contester la régularité des opérations de dépouillement, ou criant à l'injustice, telle Mme Maurice, de Toulouse.

Irrégularité ? Certes pas. Me André Drouard, huissier, en a personnellement assuré le contrôle et sa charge le met à l'abri de tout soupçon. Injustice ? Non. Disons plus simplement — et nous regrettons d'avoir à le constater — incompréhension totale des protestataires, à qui nous devons une nouvelle explication.

Le règlement de notre concours, paru dans le N° 354 (16 juin 1952), était cependant très explicite. Il comprenait trois questions PRINCIPALES : 1° Qui gagnera le Tour ? 2° Quels seront les coureurs classés deuxième et troisième au classement général ? 3° Dans le classement par équipes, donnez le nom de l'équipe classée première et le nom de l'équipe classée deuxième.

C'est net. Il importait donc, AVANT TOUT, de répondre avec précision A CES TROIS QUESTIONS PRINCIPALES posées à la perspicacité de nos lecteurs. Et la réponse était pour les deux premières questions : 1er Coppi, 2e Ockers, 3e B. Ruiz. CEUX QUI N'ONT PAS INSCRIT CES TROIS NOMS SUR LEUR CARTE POSTALE D'ENVOI N'AVAIENT AUCUNE CHANCE, AU DEPART, DE RECEVOIR UN PRIX.

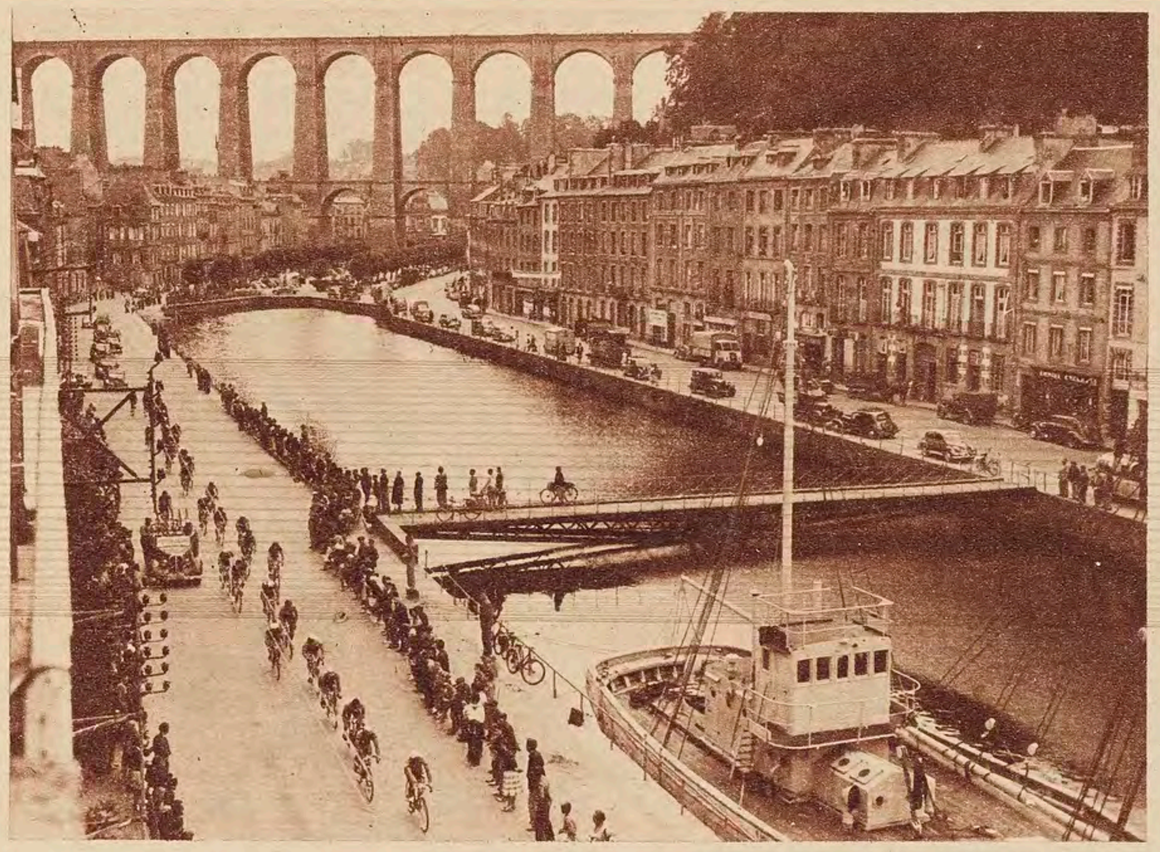
Les deux questions subsidiaires n'étaient, COMME DANS TOUT CONCOURS, que des questions accessoires devant servir uniquement A DEPARTAGER LES CONCURRENTS QUI AVAIENT REPONDU AVEC EXACTITUDE AUX QUESTIONS PRINCIPALES.

Des lecteurs ont cru devoir nous faire remarquer qu'ils avaient approché de plus près les temps de Fausto Coppi et de Stan Ockers que certains participants classés. Cela est vrai sans doute, mais ils ont commis, ainsi que nous en avons eu connaissance, UNE ERREUR en ce qui concerne le nom du troisième au classement général. Au lieu de RUIZ, ils ont cité Bartali ou Robic, CE QUI N'EST PAS DANS L'ESPRIT DU CONCOURS. Nous le répétons : IL FALLAIT D'ABORD TROUVER LES NOMS DES TROIS PREMIERS.

Nos correspondants qui s'estiment — à tort — lésés, voudront bien reconnaître qu'ils n'ont pas agi avec discernement en contestant la régularité de notre concours. Nous sommes persuadés qu'ils seront les premiers à revenir sur leur jugement hâtif.

La voiture **JAGUAR**
qui vient de battre
4 records du monde et
5 records internationaux
était équipée de pneus
DUNLOP-FORT

... L'ITALIEN DE FRANCE UGO ANZILE (21 ANS) A DAMÉ



Le peloton traverse Morlaix au cours de la 3e étape, qui conduira les coureurs à St-Brieuc. Grâce à un astucieux démarrage, le jeune Anzile détrônera son coéquipier Walkoviak du poste de leader.

Sous un ciel chargé de pluie, lourd de menaces orageuses, le peloton passe le long de la plage de S regardent rouler en file indienne vers Rennes. Cette étape donna lieu à un étroit marquage entre

ANZILE N'ÉTAIT PAS SURVEILLÉ, MAIS IL N'A PAS VOLÉ SON SUCCES !

De l'un de nos envoyés spéciaux
RENÉ MELLIX

RENNES. — L'italo-lorrain Ugo Anzile, âgé de 21 ans depuis le 2 février dernier, a finalement remporté le Tour de l'Ouest.

Pour sa première grande course à étapes, le neveu de Gino Sciardis prend la succession, au palmarès de l'épreuve d' « Ouest-France », d'hommes qui possèdent un passé glorieux : Louison Bobet, Redolfi, Van Steenbergen. La victoire de cet inédit demande confirmation.

A notre avis, il y a lieu d'accorder confiance à ce jeune garçon, athlète de gabarit moyen, bon rouleur et grimpeur aux facultés énormes de récupération.

Le poulain de Lecocq et de l'ancien coureur Sikorski s'est imposé à partir de Nantes. Il a vaincu grâce à ses échappées de 218 et 200 kilomètres au cours des étapes Lorient-Quimper, Quimper-Brest, et celle plus courte mais décisive pour lui : Brest-Saint-Brieuc.

Classé vingt-deuxième à 11'9" de Van Steenkiste à Lorient, il s'est emparé de la première place à Saint-Brieuc et, au cours de l'ultime étape, il a donné le meilleur de lui-même pour conserver ce maillot jaune à parements blancs si chèrement acquis.

Certes, il faut le reconnaître, le lionceau de Folschviller, près de Metz, a bénéficié du fait qu'il n'était pas connu. Il ne fut pas surveillé comme certaines vedettes, mais son esprit de décision, son cran, méritaient cette belle récompense.

Anzile a de l'étoffe, il sait déjà courir comme un excellent professionnel. Pourtant, il n'a commencé les compétitions que depuis 1950.

L'an dernier, il se classa septième de la Route de France, malgré des genoux en mauvais état. C'est un très bon coureur à étapes et nous sommes certains que, devant lui, s'ouvre une carrière pleine de promesses.

Ce Tour de l'Ouest, disputé en partie par mauvais temps, animé de bout en bout, très rude puisque, sur quatre-vingt partants, trente-trois concurrents ont terminé, dont les bouleversements de situations ont été continus — sept leaders successifs en neuf étapes — a pleinement répondu au but fixé : sortir des jeunes, consacrer de nouveaux talents.

Derrière le vainqueur, nous trouvons Roger Walkoviak, 25 ans, autre « lionceau ». Le Montluçonnais, autant que son co-équipier, méritait de vaincre.

A vingt kilomètres de Rennes, il joua son va-tout, mais, en dépit de sa volonté, il dut s'avouer vaincu, Anzile tenant à garder son trophée.

Cette lutte fratricide des deux hommes de Peugeot fut la plus belle phase de la dernière étape.

Pour compléter leur succès, les « bleu et jaune » remportèrent le challenge par équipes. Magnifique résultat dû à l'énergie, à l'esprit tactique, en dehors des deux leaders, de Giguet, Cerami et Menon. Et la direction de Peugeot peut être fière de sa politique basée uniquement sur les régionaux.

Si le Nantais Audaire (troisième) a dépassé les 25 ans, par contre viennent derrière lui Van Steenkiste (24 ans), Nedellec (23 ans), Telotte (25 ans), Jean Bobet et François Mahé (22 ans). Tous ces jeunes sont appelés à remplacer les vedettes sur le déclin.

L'équipe vaincue de ce Tour de l'Ouest est celle d'Antonin Magne. Au départ, elle était la plus forte, la plus homogène. Elle a terminé avec sept hommes en forme. Mais, pour avoir voulu être trop gourmande — son but était de rafler les trois premières places, — la formation des « violets » n'a pu s'assurer que la quatrième place.

Les hommes de « Tonin » furent très marqués, c'est vrai ; cependant, s'ils avaient mieux conduit leur course, ils auraient recueilli d'autres satisfactions que leur quatre victoires d'étape : Van Steenkiste (2), Baldassari et Gueguen.

L'épreuve bretonne a également mis en valeur Gilles, De Gravelyn, Morvan, Diot, Prouzet, Erussard, Ruffet, l'Espagnol Bermudez, attaquant inlassable, les jeunes Loof, Buchaille et ,aussi, le Breton Emile Guérinel et Varnajo, avant son abandon.

De son côté, Jean Baldassari y a acquis une forme qui lui servira dimanche prochain à Luxembourg.

Les arrivées à Lorient

1. Erussard, les 216 km. en 5 h. 54' 42" ; 2. F. Mahé, à 30 m. ; 3. Prouzet ; 4. Vitetta ; 5. Ruffet, tous m.t. ; 6. Guérinel, 5 h. 54'59" ; 7. Forlini ; 8. Gilles ; 9. Cieliczka ; 10. Menon , etc.

Les arrivées à Quimper

1. Walkoviak, les 221 km. en 5 h. 56' 37" ; 2. Bermudès, à 3 long. ; 3. Diot, 5 h. 58'8" ; 4. De Graveleyn, 5 h. 59' 26" ; 5. F. Mahé ; 6. Loof, 5 h. 59'34" ; 7. Anzile ; 8. Nedellec, 5 h. 59'37" ; 9. J. Bobet, 5 h. 59'48" ; 10. Gueguen, 6 h. 2" ; 11. Prouzet, 6 h. 4'21", etc.

Reportage photographique
HENRI LETONDAL

Les arrivées à Brest

1. Baldassari, les 221 km. en 6 h. 3' 36" ; 2. Gilles, à 3 long. ; 3. Van Steenkiste ; 4. Bober ; 5. Hendrickx, tous m.t. ; 6. Anzile, 6 h. 3'46" ; 7. Walkoviak, 6 h. 3'49" ; 8. Telotte ; 9. Ruffet, 6 h. 6'26" ; 10. Audaire ; 11. Bobet, m.t.

Les arrivées à Rennes

1. Gueguen, les 231 km. en 6 h. 32' 22" ; 2. F. Mahé, à 5 long. ; 3. Guegan, 6 h. 32'42" ; 4. J. Bobet ; 5. Blusson ; 6. Forlini ; 7. De Graveleyn ; 8. Guérinel ; 9. Gilles ; 10. Anzile, etc.

LE CLASSEMENT GENERAL

1. Anzile, 56 h. 12'44" ; 2. Walkoviak, à 1'10" ; 3. Audaire, à 1'30" ; 4. Van Steenkiste, à 2'29" ; 5. Nedellec, à 9' 42" ; 6. Telotte, à 9'51" ; 7. J. Bobet, à 9'55" ; 8. F. Mahé, à 12'14" ; 9. Gilles, à 13'19" ; 10. De Gravelyn, à 13'22" ; 11. Morvan, à 13'24" ; 12. Diot, à 14'23" ; 13. Loof, à 16'1" ; 14. Prouzet, à 18'3" ; 15. Giguet, à 19'12" ; 16. Erussard, à 20'55" ; 17. Redolfi, à 23'19" ; 18. Cerami, à 24'32" ; 19. Guérinel, à 26'35" ; 20. Cieleska, à 27'42" ; 21. Forlini ; 22. Guegan ; 23. Menon ; 24. Blusson ; 25. Ruffet ; 26. Hendrickx ; 27. Bober ; 28. Bermudès ; 29. Gueguen ,

TOUR DE L'OUEST
9e étape 1er GUEGUEN sur cycle
MERCIER
monté avec pneus HUTCHINSON dérailleur LE SIMPLEX, chaînes YELLOREX, tubes RUBIS
Cycles MERCIER
60, rue Gutenberg, ST-ETIENNE

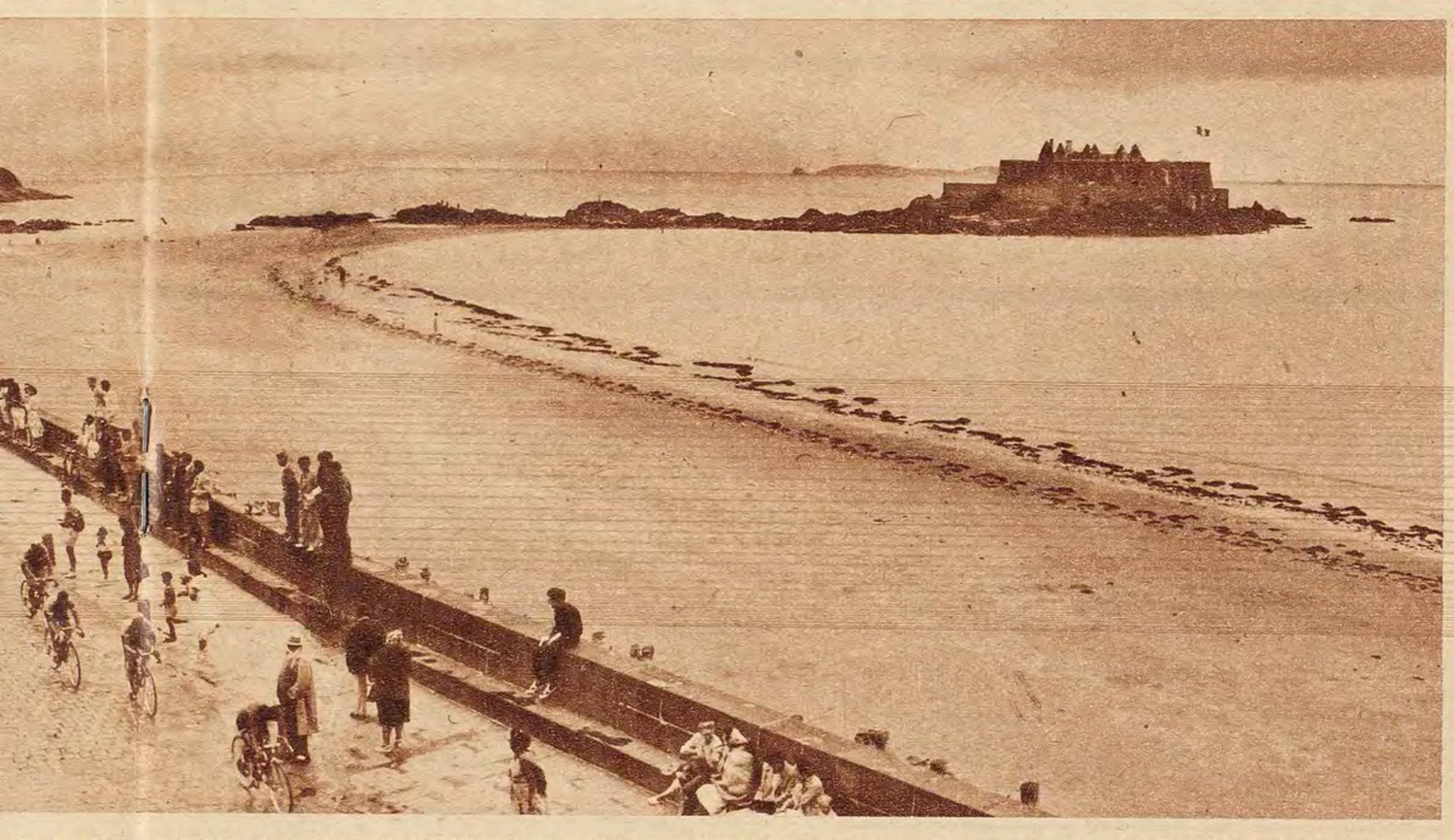
TOUR DE L'OUEST
CLASSEMENT GENERAL :
1er ANZILE 2e WALKOVIAK
Classement par équipe : 1er PEUGEOT
Avec dérailleur avant et arrière
SIMPLEX
CHAMPION DU MONDE
La plus forte production mondiale
PARIS L. JUY DIJON
— SERVICE DES COURSES —
13, rue Denis-Poisson, Paris-17e
GAL. 36-86

TOUR DE L'OUEST
7e étape 1er BALDASSARI sur cycle
LE GREVÈS
monté avec pneus HUTCHINSON dérailleur LE SIMPLEX
Cycles LE GREVES
60, rue Gutenberg, ST-ETIENNE

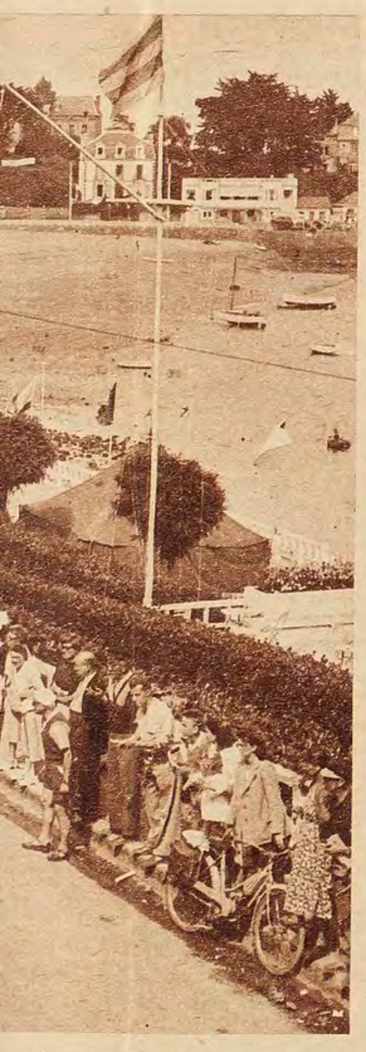
Un groupe de huit coureurs a provoqué la décision sur la fin de la 8e étape. M un train rapide. Anzile sera lâché près de l'arrivée mais endossera le maillot j

Cinq hommes sont restés en présence pour disputer le sprint sur le ciment du v chin. Nédellec, qui lève le bras, l'emporte devant Ruffet, Morvan (à dr.) et le Be

AMÉ LE PION AUX GRANDS FAVORIS



r de la plage de Saint-Malo, laissant derrière lui les célèbres remparts de la cité des corsaires. Quelques estivants curieux les marquage entre coureurs d'Antonin Magne, les plus nombreux, et les coéquipiers de l'Italien Anzile, qui furent très vigilants.



e la 8e étape. Morvan mène à ra le maillot jaune et blanc.

Gueguen (à g.), qui gagnera la dernière étape, s'est échappé, mais François Mahé l'a rejoint.

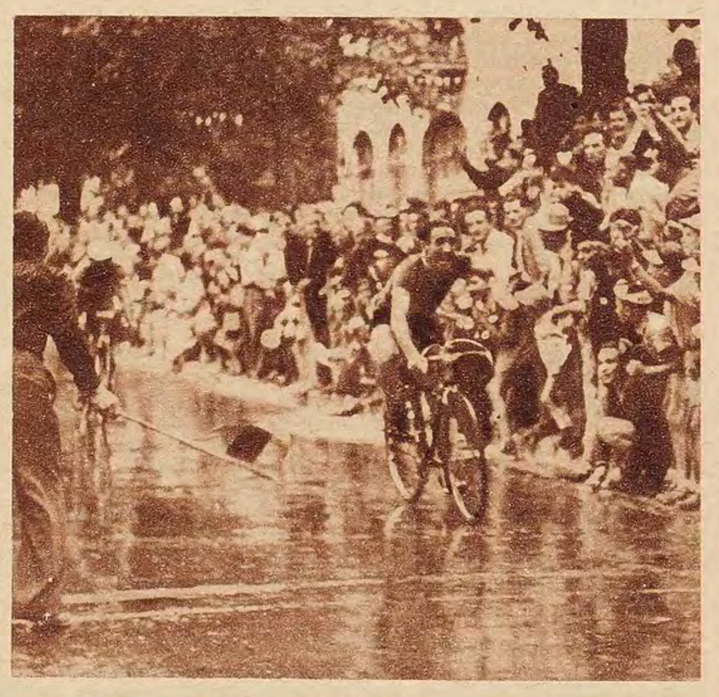
Protégé par ses équipiers, Anzile est souriant alors qu'il roule en sécurité vers le but.

le ciment du vélodrome brio- (à dr.) et le Belge Hendrickx.

La belle victoire d'Anzile se double de celle de son équipe qui a résisté jusqu'au bout à toutes les formations adverses. De g. à dr. : Cerami, Walkoviak (soucieux), Anzile, Giguet, Menon.

Le jour de l'Assomption a eu lieu le Critérium de Nantua. Le peloton s'étire sur la route qui longe le bord du lac.

ÉMILE BAFFERT A ÉTÉ LE PLUS



Un orage s'est abattu sur les coureurs peu avant la fin. Sur le bitume inondé, Baffert l'emporte devant Deledda.

RAPIDE VENDREDI, A NANTUA

Le vainqueur, encore essoufflé et le visage maculé de boue, reçoit le traditionnel bouquet des mains d'une jeune fille.

EXCLUSIF

LES RÉVÉLATIONS du porteur du maillot jaune 1952

CARREA EST DEVENU UN L
COMME JE LE FUS AVEC M

NOUS voici à Namur. Je suis satisfait d'être en Belgique et d'y avoir brillé. J'ai ici beaucoup de supporters et qui comprennent remarquablement le cyclisme, sans exagération ni excès. Pour eux, je ne suis pas une bête curieuse, mais un coureur qui se permet parfois de battre leurs champions. Je peux, par exemple, me rendre chez mon soigneur Guillaume Driessens qui tient une brasserie dans les faubourgs de Bruxelles, sans qu'on m'y reçoive autrement que comme un client ordinaire en me saluant d'un signe de tête discret. C'est bien reposant.

Déjà, je reçois de tous côtés des offres pour courir sur piste après le Tour qui n'en est cependant qu'à la quatrième étape. Je me souviens de ma première course sur piste. C'était à Arrezzo, près de Florence, il y a treize ans. J'avais gagné une épreuve sur route à Casentino et les organisateurs avaient insisté pour m'avoir. Hélas ! je n'avais qu'un vélo de route.

— Qu'à cela ne tienne, me dirent-ils, ôte les freins !

J'étais très fier en envoyant à ma mère un télégramme l'avisant que je ne pourrais rentrer chez nous aussi tôt que prévu. Je ne fus d'ailleurs pas ridicule sur la piste, mais, lorsque j'eus payé ma chambre et mes repas, je m'aperçus que mon bénéfice se montait à... dix lires. Je dus rentrer à la maison par la route, n'ayant pas de quoi me payer un billet de chemin de fer.

Ces souvenirs me font aujourd'hui sourire lorsque je dicte mes conditions pour aller à Grenoble ou à Caen. Que de chemin parcouru ! Suis-je plus heureux ? Oui, sans doute, mais le gosse sans sou ni maille que j'étais était si riche d'espoir ! Ma seule fortune alors. J'étais si pauvre que je me vis interdire le départ du championnat d'Italie des indépendants, le général Antonelli, secrétaire de l'U.V.I., m'ayant trouvé par trop minable avec un vieux maillot de football dont j'avais coupé les manches, mon club, le Dopolavoro de Cortona, ne m'ayant pas jugé assez intéressant pour m'offrir une casaque à ses couleurs.

DU VAINQUEUR MAGNI AU « TRAITRE » BARONI

Il fait toujours une chaleur effroyable. J'aimerais autant couvrir cette étape Namur-Metz sans forcer, de manière à récupérer entre mes durs efforts de la veille et la course contre la montre du lendemain. En déjeunant copieusement comme à l'habitude, j'en avise ceux de mes équipiers dont je ne peux mettre le dévouement en doute.

— Partez avec ceux qui attaqueront, mais ne menez pas...

Ils ont compris. Lorsque le fougueux Van Kerkhove s'en va, presque au départ, Martini est dans sa roue. Le Flamand n'insiste pas. Bientôt, ce sera Milano qui jouera les chiens de berger auprès du Belge De Hertog et du Luxembourgeois Goedert.

L'ami Fiorenzo Magni n'a sans doute pas les mêmes préoccupations que moi, car, à soixante kilomètres de l'arrivée, il démarre comme si le Tour s'achevait le soir même. Un instant, je vois sa silhouette massive qui se détache sur la route, s'amenuise et disparaît. Les Français n'ont pas bougé et leur passivité me fait sourire. Qu'attendent-ils ? Dans un kilomètre, il sera trop tard. Je connais bien mon Fiorenzo. Lorsqu'il se déchaîne, il est instructif de sortir les chronos...

A l'arrivée, Magni avait 7'38" d'avance sur notre groupe et le maillot jaune. Inutile de dire que le repas du soir fut très gai, encore que j'ai passé un sérieux « savon » à Baroni qui avait sprinté en forcené pour s'emparer de la neuvième place alors qu'il se disait fatigué peu avant l'arrivée, pour chasser après les Français qui contre-attaquaient tardivement.

J'AI ETE GREGARI MOI AUSSI ET J'AI APPORTE SANS BARGUIGNER TOUTE MON AIDE A GINO BARTALI, IL Y A DOUZE ANS. ET LORSQUE J'AI PRIS LA TETE DU TOUR D'ITALIE, CE NE FUT QU'APRES AVOIR FAIT L'IMPOSSIBLE POUR LE TIRER D'AFFAIRE. C'EST CELA L'ESPRIT D'EQUIPE ET GINO LE SAIT BIEN, QUI N'INTERVIENT JAMAIS LORSQUE J'ADRESSE UN REPROCHE JUSTIFIE A UN DE MES EQUIPIERS.

DONNEZ-MOI UN REVOLVER QUE JE TUE CET INCAPABLE !

Je me souviendrai longtemps de la fureur qui me saisit dans la course contre la montre de Metz à Nancy. J'ai horreur de m'énerver, de sortir de mon calme, même lorsqu'il s'agit de quelque chose de sérieux. Mais comment n'aurais-je pas explosé lorsque je vis un soigneur me faire littéralement gaspiller de précieuses minutes ! Lorsque je crevai pour la première fois, le pauvre diable perdit littéralement la tête. J'avais percé à l'avant : la première roue qu'il me passa était une roue arrière. Il en saisit une seconde : elle n'était pas gonflée. La troisième n'entrait pas parfaitement dans mes pattes de cadre.

— Donnez-moi un revolver que je tue cet incapable !

Le mot entrera, je crois, dans la collection des phrases célèbres du Tour. Il paraît que je l'ai prononcé. C'est bien possible. Je sais seulement que je jurais comme un charretier.

J'étais d'autant plus furibond que j'avais l'impression de ramper sur la route. Je ne me rendais pas compte que j'étais freiné par le vent de face et il ne me venait même pas à l'idée que mes adversaires l'étaient comme moi. On venait de m'annoncer que Papazian était en tête à mi-course et je n'arrivais pas à comprendre.

Ce n'est que bien plus tard que je pus enfin réaliser que ceux qui avaient pris le départ plus de cinq heures avant moi avaient bénéficié d'un vent moins violent et d'une route où la chaleur méridienne n'avait pas encore liquéfié le goudron.

Cette évidence me rassura sur ma forme. J'avais battu De Cock de 34 secondes. Sans mes crevaisons, mon avance sur lui aurait dépassé deux minutes. Je pouvais difficilement espérer mieux sur un parcours de 60 kilomètres.

BINDA N'AVAIT PAS DE PLAN D'ATTAQUE

Ce qui m'ennuyait le plus, c'est d'être troisième au classement général. Je trouvai prématuré d'être si bien placé.

— Qu'en pensez-vous, Binda ? C'est bien tôt, n'est-ce pas ? demandai-je le soir à notre directeur sportif.

— Oui, sans doute, répondit-il, mais tu ne vas tout de même pas t'attarder volontairement. Et puis, d'être tout près des leaders est toujours une assurance contre un accident éventuel.

Par rapport au Tour 1949, j'étais évidemment en bien meilleure posture puisque, après sept étapes, j'avais près d'une demi-heure de retard, alors que, cette fois, Lauredi ne me précédait que de 3'43" et que Magni le suivait à 10 secondes. Binda avait évidemment raison. J'aimais d'ailleurs assez la tactique qu'il appliquait.

Elle consistait à n'en avoir aucune.

Aucune de préconçue, en tout cas.

Si, de temps à autre, nous échangions, le soir à table, quelques considérations sur les hommes à marquer le lendemain, jamais, au grand jamais, nous ne décidions à l'avance d'une attaque italienne. Lorsque l'un ou l'autre des « gregari » sautait dans la roue d'un fuyard, c'était au petit bonheur la chance, et si Magni s'était enfui avant Metz, c'est uniquement parce qu'il se sentait bien ce jour-là.

Nous savions, par quelques indiscrétions de journalistes, que Marcel Bidot ou Sylvère Maes préparaient des plans d'offensive et réglaient des ordres d'opérations destinés à rapprocher leurs hommes de la tête du classement général. Ils avaient raison puisque leur seule défense était d'attaquer. Nous avions, nous, une position rigoureusement inverse et il y avait bien longtemps que je l'avais compris.

Parfois, certes, notre surveillance était déjouée. Il était difficile qu'il en fût autrement. Mais, en ce qui me concerne, aucune de mes actions offensives n'était arrêtée à l'avance. Mon coup de tête de Namur, je l'ai dit, devait tout aux circonstances, au fait que, en un éclair, je m'avisai que l'occasion était trop belle pour la laisser s'échapper.

GEMINIANI S'EST SUICIDE

Peut-être, un jour, par la force des choses, les Italiens seront-ils obligés de courir « à la française ». En attendant, la méthode que j'appliquais me convenait trop bien pour en changer et je sais gré à Binda de n'avoir rien fait pour m'en détourner.

Y serait-il parvenu, d'ailleurs ? Plus que jamais, j'étais persuadé que la montagne me donnerait la victoire et je me préparais chaque jour moralement pour les efforts que je devrais y fournir.

Pourquoi, dans ces conditions, n'ai-je pas attaqué dans la série des petits cols vosgiens ? Les mauvaises langues, je le sais, ont ricané :

— Tiens, pardi... son ami Geminiani était devant !

Gem est mon ami, c'est vrai. Mais qu'on nous fasse à tous deux l'honneur de croire que je ne me serais pas désintéressé de l'étape parce qu'il se trouvait en tête. La vérité est que, ce jour-là, la chaleur m'a assommé comme tout le monde. J'étais « mou » au possible et ne pensais guère qu'à boire tout ce qui me tombait sous la main.

Lorsqu'on nous communiquait les écarts, je me demandais comment diable Gem pouvait ainsi tenir le coup. Nous qui roulions infiniment moins vite, nous étions « cuits ».

Je considérais d'ailleurs que Gem était en train de commettre une erreur monumentale.

— Qu'en penses-tu, Fiorenzo ? demandai-je à Magni.

— Il se « fait du mal », me répondit sentencieusement le bon géant. Il est plus courageux que moi, en tout cas. Je ne me vois pas en train de soutenir seul une échappée de deux cents kilomètres par une chaleur pareille. Il sera frais demain !

Après tout, les affaires de l'équipe de France ne me regardaient pas. Tout de même, si j'avais eu un moyen de communiquer avec Raphaël, je l'aurais averti qu'il se suicidait (1). Il y avait d'autres moyens plus sages de reprendre quelques minutes au peloton. Peut-être suis-je moins résistant que Geminiani ou moins courageux, mais jamais il ne me viendrait à l'idée de me lancer dans de semblables aventures. C'était bon lorsque j'avais vingt ans...

GELABERT « ETALONNE » BARTALI...

Je me contentai donc de demeurer spectateur et j'en profitai pour étudier quelques-uns des pédaleurs que je connaissais mal dans ce Tour : Gelabert, par exemple, que pendant trois jours, j'avais pris pour Massip. Il m'intéressait par la manière dont je l'avais vu sprinter en haut des cols et « ajuster » par trois fois Gino Bartali, qu'il est pourtant difficile de surprendre lorsqu'il s'agit de bondir dans les derniers mètres d'une escalade. Le soir venu, je plaisantai Bartali à ce propos.

— Tu as trouvé ton maitre cette fois, ou alors tu as voulu lui « faire un cadeau ».

J'avais sans doute vexé Gino qui affirme à qui veut l'entendre que celui qui l'empêchera de gagner au sommet d'un col n'est pas né. En vérité, il m'intéressait de savoir s'il avait baissé depuis l'année précédente. Cette triple « défaite » n'était-elle pas le commencement du déclin ?

— Nous verrons cela bientôt, pensai-je. Ce Gelabert, je l'attaquerai moi-même en côte et je me rendrai compte de sa valeur exacte. Ainsi, je saurai par recoupement si Gino a caché son jeu.

En fait, je ne considérai pas Bartali comme un homme à battre dans ce Tour. J'avais eu quelques semaines auparavant, dans le « Giro », la preuve que les années mordaient sur sa carcasse de fer et qu'il récupérait moins bien qu'autrefois. Que ne courait-il alors en équipier sincère et non en homme qui profite de tout et de tous sans rien donner en échange ?

Mais lorsque cette pensée m'assaillait, je la chassais bien vite. A quoi bon ? Comme s'il était possible de changer le caractère du vieux Toscan !

...ET CARREA « MESURE » ROBIC

En même temps que j'étudiais Gelabert, je m'attachais à Le Guilly dont on m'avait beaucoup parlé.

Curieux petit bonhomme... Il ne manque pas d'assurance, de culot même, et je me disais en le voyant que j'aurais bien voulu, à son âge, avoir autant de confiance en moi qu'il semblait en extérioriser. Il monte relativement bien, mais je crains qu'il manque de moyens et fasse trop appel à son énergie. Cela se voit à son rictus et surtout à son coup de pédale saccadé, heurté. Les anciens me disent : « On voit bien que tu n'as pas connu Félicien Vervaecke. » C'est possible et peut-être ont-ils raison de croire en l'avenir de ce gosse...

Celui qui me préoccupait le plus, c'était Robic. Malgré mon détachement et ma volonté arrêtée de ne pas m'employer par cette chaleur qui sévissait de Nancy à Mulhouse, je tenais à savoir à quel genre de Robic j'allais avoir affaire.

Il marchait, c'était certain. Je m'en étais rendu compte dans Rome-Naples-Rome. Il ne me restait qu'à étalonner sa forme du moment dans les premiers cols du Tour.

Il fut lâché ! Je ne dirais pas que je m'en suis réjoui, car le Tour ne faisait que commencer et les moments difficiles que connaissait « Biquet » ne prouvaient rien quant à son comportement futur. C'est, si j'ai bonne mémoire, dans le Hunsruck que je le vis quelques lacets plus bas en compagnie de Carrea. Un Carrea qui menait, semble-t-il, tambour battant.

Je m'assurai du fait en me retournant à plusieurs reprises. Pas de doute. Carrea « y allait ». J'étais furieux. Comment pouvait-il ne pas comprendre qu'il faisait ainsi le jeu de celui que je considérais comme mon plus dangereux adversaire ?

— Si jamais il le ramène sur moi, il en prendra pour son grade, l'imbécile, fulminai-je.

Carrea nous rejoignit enfin dans le peloton où nous avions ralenti.

— Alors ? Et Robic ! criai-je.

(1) *Geminiani en a d'ailleurs lui-même convenu par la suite. Voir le N° 365 de « But et Club-Le Miroir des Sports ».*

LA SEMAINE PROCHAINE :

" REGARDEZ, FAUSTO EST MORT ! " criaient les spectateurs à Mont-Genèvre

...QUI, EN 1940, SE NOMMAIT G. BARTALI

LEADER LOYAL, MON PATRON...

La brave Andrea eut un sourire épanoui :

— Je l'ai « rincé » en menant trop fort pour lui...

Du coup, ma colère tomba pour faire place à une discrète satisfaction. Robic était donc moins redoutable que je ne le craignais.

Tout de même, j'aurais préféré que Carrea se refusât à mener et obligeât mon irrascible rival à s'énerver et à « casser « sa cadence. Mais allez faire des reproches à un camarade qui a cru agir dans votre intérêt !

LE MAILLOT JAUNE D'ANDREA

Le moral de l'équipe, le soir, fut au beau fixe. Magni, en prenant les trente secondes de bonification derrière Geminiani, avait retrouvé le maillot jaune. C'était autant d'argent tombant dans la caisse de mes équipiers.

Le lendemain, entre Mulhouse et Lausanne, ce fut Carrea lui-même qui s'empara de la toison d'or !

Combien de fois m'a-t-on demandé à Lausanne ce que je pensais de la gloire subite qui auréolait notre Andrea ! Ce que j'en pensais ? Eh ! j'étais ravi d'avoir à énumérer toutes les qualités de Carrea qui est un coureur plus qu'honnête, je le sais mieux que personne puisqu'il est avec Milano mon compagnon habituel d'entraînement !

(LIRE LA SUITE PAGE 14.)

Le brave Carrea ne savait comment exprimer sa joie d'avoir conquis le maillot jaune. Il était gêné aussi, croyant m'avoir desservi. Mais je partageais sa satisfaction et je comprenais trop bien son émotion pour avoir envie même d'en sourire.

EXCLUSIF LE RÈGLEMENT DE L'ÉTAPE CONTRE LA MONTRE M'A DÉMORALISÉ

EN 63 KM, J'AI PERDU LE BÉNÉFICE DE MES EFFORTS EN MONTAGNE...

par Jean ROBIC

IMAGINEZ un instant la tête que ferait un maçon quand, ayant construit une maison de vingt et un étages, il verrait tout l'échafaudage s'écrouler en bâtissant le vingt-deuxième...

C'est exactement ce qui m'est arrivé, avec cette différence que je ne suis pas tombé du vingt-deuxième étage, mais du haut de mes espérances.

Tous mes efforts des Alpes, des Pyrénées, du Ventoux, du Puy de Dôme se sont trouvés anéantis, sur un ridicule petit bout de route de soixante-trois kilomètres.

Pourtant, si l'on additionnait les résultats de ces étapes majeures que constituait le franchissement des montagnes, on arriverait à cette constatation que je méritais indiscutablement la deuxième place.

Bien sûr, je n'avais pas émergé comme en 1947 lorsque, après m'être échappé en compagnie de Brambilla dans Peyresourde, j'avais atteint Pau avec dix minutes d'avance. Mais, vainqueur du Ventoux, je puis dire que seul Coppi m'a battu dans les cols alpestres, pyrénéens et auvergnats.

Il a fallu l'étape contre la montre la plus courte que j'ai courue pour tout démolir, et me reléguer au cinquième rang du classement général.

« Pourtant, m'ont dit beaucoup de gens, étonnés par ce que l'on a appelé mon effondrement, tu n'es pas un « mort » dans ce genre de course ! Souviens-toi, Robic, tu t'étais classé second dans Vannes-Saint-Brieuc, en 1947, le jour où Vietto perdit son maillot jaune au bénéfice de Brambilla, avant que tu ne le ravisses toi-même, à la faveur d'un légendaire démarrage dans la côte de Bon-Secours avec l'aide de Fachleitner... »

Oui, mais, cette année-là, j'avais cinq ans de moins. Je connaissais une forme *irrésistible,* terme qui me valut, en l'employant, bien des sarcasmes auxquels je mis fin en gagnant le Tour de France. Et surtout, j'avais un moral terrible parce que je n'avais pas fait, en cours de saison, autant d'efforts que cette année où il me fallut mériter ma sélection dans l'équipe de France, à la force du jarret.

LE « PANACHAGE » N'ETAIT PAS LOGIQUE

Une minute quarante-six secondes de retard sur Ockers, au départ de Clermont, et, pourtant, je savais que le Tour de France était fini pour moi. Je n'avais pas trouvé suffisamment d'écart dans le Puy de Dôme.

— Je pars avec la conviction que la seconde place est perdue, ai-je déclaré, ce matin-là, aux radioreporters. Je ne suis même pas certain de sauvegarder la troisième !

— Mais pourquoi ? demanda l'un d'eux.

— Simplement parce que le règlement de cette étape contre la montre me démoralise... Alors que je m'attendais à un ordre de départs, inverse du classement général, habituellement appliqué dans les épreuves contre le chronomètre, mes adversaires directs vont tous bénéficier de renseignements sur ma position, alors que je ne pourrais connaître la leur...

— Attendez, dit Alex Virot, que je consulte les positions du classement général, valables ce matin.

Prestement, il sortit l'*Equipe* de sa poche.

— Nous disons : 1. Coppi; 2. Ockers; 3. Robic; 4. Bartali; 5. Ruiz; 6. Close; 7. Magni; 8. Dotto, etc. Ainsi, vous devriez partir, suivi par Ockers et Coppi, mais précédé par Ruiz et Bartali...

— Exactement. Or, voyez l'ordre des départs !

— Je l'ai sous les yeux, et je lis en remontant la dernière tranche, c'est-à-dire celle intéressant les principaux coureurs : Coppi, Dotto, Bartali, Ockers, Magni, Ruiz, Robic, Close, etc...

— Je ne vous le fais pas dire. Et ceci, en vertu d'un règlement qui prétend faire preuve de logique en cherchant, dans l'esprit des coureurs, une petite bête qui ne s'y trouve pas.

Le temps pressant, je ne pus m'expliquer davantage, mais, parmi les « chers z'auditeurs », beaucoup connaissaient les raisons de M. Jacques Goddet. Il me les avait expliquées :

— Nous voulons éviter que deux coureurs, faisant partie d'une même équipe et classés l'un derrière l'autre à ce moment de la course, ne puissent s'attendre et se prêter main-forte.

A mon avis, la crainte du directeur général du Tour était exagérée. Car il n'est pas possible, dans une étape contre la montre, de voir deux coureurs s'entraider, étant donné qu'il faut rouler chacun d'un côté de la route, quand l'un rejoint l'autre. Du reste, les commissaires ne sont-ils pas à bord des voitures suiveuses pour surveiller le mouvement ?

Bref, les organisateurs, par excès de scrupules, avaient préféré « panacher » l'ordre des départs, évitant que deux hommes de la même formation ne se suivent, plutôt que de s'en tenir au règlement coutumier.

SI BARTALI ETAIT PARTI DEVANT MOI, JE N'AURAIS PAS LAISSE S'ECHAPPER LES ONZE SECONDES

Coup de massue, puisque, seul de tous mes adversaires directs, le Belge Close était parmi ceux qui s'élançaient devant moi.

Tous les autres, Ruiz, Magni, Bartali, Ockers, Coppi, se groupaient dans la dernière fraction, celle qui allait « bombarder » sur mes talons...

Voilà pourquoi je n'étais pas content. Je devais faire la tête de James Cagney — mon artiste favori — quand quelqu'un, par mégarde, lui a monté sur le pied. Et vous savez qu'un « biquet » comme votre serviteur obtient beaucoup moins de résultats quand il a le moral à zéro.

Et puis, il y eut ma crevaison qui me fit perdre deux minutes, compte tenu de ce que je dus m'arrêter, relancer le braquet avec un cale-pied ne serrant pas.

On a écrit, au lendemain de l'étape contre la montre, que j'avais cherché une mauvaise excuse en faisant état de cette histoire de cale-pied.

— Dans un col, d'accord, le cale-pied sert énormément le coureur, il est même indispensable, me dit René de Latour. Mais à qui feras-tu croire, Jean, qu'il pouvait t'apporter un avantage sur le plat ? Les barrettes spéciales, placées sous la chaussure, accrochent suffisamment la pédale, non ?

Ainsi, et du moins apparemment, ce petit incident était, aux yeux des observateurs, « nul et non avenu », comme disent, je crois, les notaires.

Mais, moi, je certifie que l'absence du cale-pied droit a joué énormément sur mon moral déjà très bas, et c'est seulement ce que j'ai tenté d'expliquer aux incrédules.

Il suffit d'un rien pour faire perdre onze secondes à un coureur. Bon sang ! si vous voulez bien prendre la peine de jeter un coup d'œil sur le classement général final, vous verrez que ces onze secondes représentent bien le capital-avance de Gino Bartali sur Jean Robic ! Si Gino était parti avant moi, comme il aurait logiquement dû en être prié, croyez-vous que, renseigné à un moment ou un autre sur sa position, j'aurais laissé échappé ces onze secondes ?

RUIZ M'A REJOINT COMME JE CREVAIS !

Mes déboires ne doivent pas me faire manquer d'objectivité. On attribuait essentiellement à Bernardo Ruiz des qualités de grimpeur. Je crois que l'Espagnol a prouvé, ce jour-là, qu'il était également un très bon rouleur. Il a su courir ce Tour de France presque parfaitement. Sans doute avait-il été moins marqué que je ne le fus par Coppi et Ockers. Ainsi a-t-il pu conserver des réserves pour cette étape contre la montre où il allait causer la surprise de prendre la troisième place du classement général. Il est vrai que Bernardo Ruiz ne m'a rejoint qu'au moment précis où je venais de crever, c'est-à-dire à quinze kilomètres de l'arrivée. Mais il serait inélégant de vouloir diminuer la portée de son effort qui avait été remarquable.

Du reste, il se classait, à Vichy, huitième de l'étape, à 1' 44" seulement du vainqueur Magni, malgré un saut de chaîne à six kilomètres du but. Je le sais d'autant mieux que nous sommes toujours restés à deux cents mètres l'un de l'autre, sur la fin de parcours.

(LIRE LA SUITE PAGE 14.)

FAUSTO COPPI (Suite de la page 13)

Avec lui, je peux me passer de Derny. Il roule avec tant de conviction que je me demande parfois où il va puiser ses forces. Son point faible est de ne pas savoir se ménager, ce qui lui vaut parfois des « coups de pompes » mémorables.

Je me demandais comment, lui, si timide et si émotif, allait prendre la chose. Lorsque je vins le féliciter sur la piste de Lausanne, il ne sut quelle contenance prendre. Il rayonnait de bonheur et il était navré de me jouer ce qu'il croyait être un méchant tour. A l'hôtel, lorsqu'il se trouva devant le micro des radio-reporters italiens, ses nerfs craquèrent et il pleura comme un enfant. Les mots étaient bloqués dans sa gorge.

Je n'avais pas envie de rire de cette émotion. Je me souvenais en avoir ressenti une semblable en 1940 lorsque, à la dixième étape du Giro, j'enfilai, MOI GREGARIO DE BARTALI, le maillot rose pour ne plus le quitter.

La vraie montagne allait venir. Plus qu'un jour et il faudrait escalader l'Alpe-d'Huez que j'ignorais. Je m'étais documenté auprès des routiers français, mais un seul avouait bien connaître ce nouveau « géant » du Tour : Bernard Gauthier.

— C'est très dur, m'avait-il dit. Nous terminerons au sommet... Toi devant... moi loin derrière.

Moi devant. Ce n'était pas une certitude, encore que je me sentisse prêt à fournir l'effort nécessaire pour distancer le plus possible Robic, Ruiz, Dotto, Ockers, que je considérais comme le plus dangereux.

Le braquet que m'avait indiqué Bernard Gauthier m'avait rassuré. S'il fallait une aussi « petite mécanique » pour atteindre l'Alpe-d'Huez, mes chances en devenaient plus grandes.

Tout de même, j'attendis avec impatience cette première véritable confrontation, et la nuit que je passai à Lausanne fut une véritable veillée d'armes.

(Reproduction, même partielle, strictement interdite.)

JEAN ROBIC (Suite de la page 13)

A plus forte raison, Ockers méritait un coup de chapeau pour sa performance. Elle avait été d'autant plus à sa portée que le Belge avait couru le Tour « à l'économie ». Ce n'était pas mon cas, et, en fait, mes cinq minutes de retard sur lui, à Vichy, constituaient cependant une contre-performance. Je crois que nulle explication ne fut aussi juste que celle donnée par M. Jacques Goddet, au lendemain de cette étape désastreuse :

« Je ne l'ai jamais vu se tortiller comme un ver, brutaliser sa monture, grincer des dents, ni faire la danse des rotules, écrivait-il, jugeant ma course. *Robic semblait fixé, presque en ligne, sur son vélo. C'était un Robic incapable de se forcer, de se dépasser. Ce n'était pas le vrai Robic. »*

Qui pouvait se douter que le matin même, à Clermont, j'avais touché le fond de l'amertume et de l'abattement ?

— Dire qu'il faut lutter encore ! J'ai tant combattu, déjà !

Ces mots de renoncement, je me les répétais tout bas, pour moi seul, en quittant mon hôtel pour me diriger vers le départ.

Quand un coureur arrive à remâcher ses déceptions, c'est qu'il est provisoirement vidé de sa moelle. Ah ! si les circonstances avaient été plus favorables, si j'avais eu Marcel Bidot derrière moi dans le Mont Genèvre, si les « Tricolores » n'avaient pas tant gaspillé leurs forces pour défendre un maillot condamné sur les épaules de Lauredi, si nous n'avions pas eu à répondre à une coalition systématique contre l'équipe de France, mes efforts n'auraient pas été vains. Je n'aurais pas eu un retard de 1'46" sur Ockers, retard qui m'apparaissait gros comme une montagne, parce que je savais le Belge plus frais que moi. Je serais tout bonnement second du classement général, avec une avance assez solide pour ne plus m'inquiéter ni d'Ockers, ni de Ruiz, ni de Bartali !

Un monsieur bien mis, ruban de la Légion d'honneur au revers du veston, et ayant à son bras une dame aux cheveux blancs, ôta son chapeau devant moi.

— Vous êtes bien Jean Robic, n'est-ce pas ? Laissez-moi vous saluer, mon garçon. Je vous ai vu arriver hier, en haut du Puy de Dôme. C'était formidable !

— Oui, formidable, mais vous étiez décomposé, Monsieur Robic, me dit la dame. Cela m'a broyé le cœur ! Vous étiez le plus petit de tous, mais l'un des plus forts quand même... Votre visage livide m'a épouvantée !

— C'est que je venais de produire mon effort, expliquai-je.

La dame m'évaluait, surprise :

— Comment faites-vous, désavantagé comme vous l'êtes par la taille, pour tenir tête à Coppi ?

Je ne sus que répondre. Pouvais-je dire à ces braves gens que je les aurais bien plus étonnés si je n'avais dû tant batailler pour mériter ma sélection, du début de saison jusqu'au Tour de Suisse, lequel m'avait coûté cinq cent mille francs de contrats ? Oui, pour aller courir le Tour de Suisse, j'avais dû renoncer à un demi-million de contrats que j'aurais pu honorer tranquillement au lieu de m'épuiser prématurément, à quelques jours du Tour de France !

— Eh bien, Jean Robic, ajouta le monsieur, faites-moi l'honneur de me signer une photographie. Je serai fier de la placer au-dessus du lit de mes petits-enfants. Ce sera pour eux l'exemple du courage !

(Reproduction, même partielle, rigoureusement interdite)

LA SEMAINE PROCHAINE :

"GEM" PRÉTEND QUE J'ÉTAIS TROP SECRET...

LE MIROIR DES

LE DIFFÉREND COPPI-BARTALI

Il n'est si bonne polémique qu'il ne faille conclure. Nous avons cependant reçu de nombreuses lettres prenant part à leur tour dans le différend Coppi-Bartali. Nos lecteurs se passionnent pour ou contre les deux hommes et les arguments pleuvent. Pour nous qui — répétons-le — ne sommes ni « Bartalistes » ni « Coppistes », encore que certains de nos amis affirment que nous ayons un faible pour notre « chouchou » Fausto, avouons que nous avons omis, dans le palmarès comparé de ces deux admirables champions, un Tour du Piémont à l'actif de Gino, qui en a ainsi gagné trois (37, 39 et 51), et un Tour d'Emilie, remporté en 1952. Bartali totalise donc 27 grandes victoires, et non 25, contre 37 à Coppi. Ajoutons même, si l'on y tient, un Tour de Romandie 1949 que nous n'avions pas retenu parmi les grandes classiques internationales. Car nous n'avons évidemment tenu compte que des plus importantes épreuves. Nous pensons qu'une victoire de l'un ou l'autre des deux champions dans une course secondaire n'ajoute rien à leur gloire commune. Sur ce point, il ne peut y avoir, semble-t-il, de discussion. Que Coppi ait gagné le Tour de Calabre et Bartali le Tour des Pays Basques en 1935 ne change rien — ou fort peu de choses — à leur palmarès respectif.

Les « Bartalistes » paraissent vouloir monter en épingle le fait que leur idole a battu Coppi au Tour de Suisse 1947. Nous n'y voyons pas d'inconvénient. Encore pourraient-ils ajouter que Coppi, à notre connaissance, n'a disputé qu'une fois cette épreuve.

Mais nous allons encore nous faire traiter de « Coppistes », ce qui n'est d'ailleurs pas plus infâmant que d'être traité de « Bartalistes »! Donnons donc une dernière fois la parole aux uns et aux autres et tâchons de remplir notre tâche d'arbitres avec la philosophie de vieux habitués des routes et des stades qui n'ignorent pas que le meneur de jeu est plus généralement vilipendé que loué.

C'est tout d'abord le lecteur parisien dont nous n'avions pas inséré la lettre précédente parce qu'elle était trop violente pour autoriser l'anonymat qui parle. Tout comme Coppi, ce lecteur a pris ses responsabilités (qu'il ne voie pas dans ce rapprochement une injure alors qu'on l'en féliciterait plutôt). C'est :

DE M. M. JACQUINET, A PARIS :

Si j'avais pensé que vous ne répondiez qu'aux lettres signées, je n'aurais pas hésité à mettre mon nom au bas de critiques virulentes. Je tiens à réparer cela et vais même me permettre d'ajouter quelques lignes à ma dernière lettre. Pourquoi n'avez-vous pas publié sur votre couverture le plongeon si harmonieux de Nicole Pélissard ? Cela nous changerait des vélos de la saison d'été et des coups de poing d'hiver. Mais non. Vous tenez tellement à Coppi que vous le mettez sur la couverture et dans quelle pose, lui qui n'est déjà pas beau ! Comment avez-vous pu croire qu'il renoncerait au cyclisme ? Personnellement, j'ai haussé les épaules. Un champion comme lui n'abandonne pas sur une chute sans gravité. Je crois difficilement que vous n'êtes pas « Coppiste » puisque vous prenez très nettement son parti. Je reconnais que son palmarès est magnifique, mais n'oubliez pas celui de Bartali. Mettons un point final à cela. Nous ne sommes pas Italiens, soyons donc neutres. Pour les spectateurs, le Tour est un jeu. Amusons-nous, mais ne nous mêlons pas des jalousies de champions qui n'ont rien à s'envier.

Réponse. — Eh! qu'avons-nous jamais dit d'autre? Nous sommes ravis de trouver tant de philosophie et de sagesse en fin d'une épitre qui, avouez-le, n'est pas très tendre pour Fausto. Votre « il n'est pas beau » en témoigne. Pourquoi nous avons publié cette photo? Mais parce qu'elle est un document assez émouvant, nous semble-t-il. Vous avez haussé les épaules lorsque la presse a annoncé que Coppi abandonnait le sport? Mais personne ne savait, pas même lui, si sa chute était grave ou non et il y avait toute apparence pour qu'elle le fût. Quant à ne pas oublier Bartali, faites-nous confiance. Qu'il gagne seulement le Championnat du Monde dimanche prochain et vous verrez s'il n'aura pas droit « à la une », même si c'est encore une photo de vélo d'été.

DE M. JEAN LE MARCHANT DE TRIGON, MEMBRE DE LA SOCIETE DES ECRIVAINS DE L'OUEST, A ARFONS (TARN) :

La polémique au sujet du différend Coppi-Bartali a pris un tour si particulier que je tiens à me joindre aux protestataires. Un groupe de sportifs de notre village (M. G., instituteur, entre autres) se joint à moi pour vous exprimer notre surprise en présence d'un parti pris d'autant plus choquant qu'il s'agit de deux champions que leurs exploits situent d'ores et déjà dans l'Histoire et autour desquels brille une « aura » génératrice de passion. Vous n'êtes, dites-vous, ni « Coppistes » ni « Bartalistes », mais votre journal se fait l'écho des plaintes les plus acerbes sans contrepartie. On n'entend qu'un seul avocat. Quand vous affirmez l'équité de la presse à l'égard des deux champions, vous ignorez maintes attitudes déplaisantes de certains de vos confrères à l'égard de Bartali. Par ailleurs, vous tronquez les palmarès au détriment de Bartali. Pour grossir le palmarès de Coppi, vous ajoutez son record de l'heure, ce qui est un peu abusif au moment de l'addition des victoires. Pourquoi ne signalez-vous pas que Bartali détient la meilleure moyenne horaire du Tour de France, celui du nombre des « Tours » remportés et celui de la longévité sportive chez les grands routiers. La mort du pauvre Serse est constamment évoquée dans vos journaux, mais jamais celle du frère de Bartali survenue dans des circonstances analogues et qui eut une influence si profonde sur la vie intérieure de Gino. Là aussi, il y eut un drame aux émouvantes résonances. Soyez « chic » avec le « Vecchio », car votre attitude nous est extrêmement pénible.

Réponse. — Reconnaissez, cher confrère, que si nous sommes « Coppistes », nous avons du moins la loyauté de publier même les lettres qui mettent en doute notre bonne foi. Nous ne donnons la parole qu'à Coppi? Nous lui avons simplement demandé de raconter son Tour de France victorieux. Auriez-vous admis que nous censurions ses articles sous prétexte qu'il y exprimait — en termes d'ailleurs modérés — son opinion sur Bartali? Notre mission est d'informer et il nous semble qu'il n'est pas sans intérêt pour la petite histoire sportive (puisque vous êtes historien) de connaître de la bouche d'un des intéressés les circonstances de la formation de la squadra 1952. Quant au record de l'heure, si vous estimez qu'il ne constitue pas une très grande performance et qu'on ne peut le considérer comme une très grande victoire, nous vous serions obligés de nous dire alors ce que vous appelez « une grande victoire? » Le record du Tour? C'est aussi une grande performance, mais sans base possible de comparaison puisque le parcours varie chaque année. Le nombre des Tours gagnés? Dont acte bien volontiers. Mais attention! Vous apportez de l'eau au moulin « coppiste » : n'est-ce pas la preuve que Bartali a été un magnifique spécialiste et Coppi un coureur plus complet? Un argument de votre lettre est plus sérieux : la mort de Julio Bartali, tué en course près de Florence par une voiture qui venait en sens inverse. Oui, il y eut là aussi un drame et devant lequel nous nous inclinons très bas. Il est tout à l'honneur de Bartali d'avoir dominé son chagrin et d'avoir ensuite accompli la splendide carrière que vous évoquez. Mais le temps fait son œuvre et si les journaux parlent plus souvent de la mort de Serse Coppi, c'est qu'elle est plus récente et qu'elle eut *dans l'actualité immédiate,* à quelques jours du Tour de France 1951, des répercussions *sportivement* plus grandes simplement parce que Coppi était à l'époque un champion arrivé, tandis que Bartali était, lors de la mort de son frère, un simple espoir. La douleur des deux hommes est la même. Les conséquences *sportives* sont dissemblables. Pour ne pas risquer de vous choquer par cette explication, prenons un exemple en France. Tous les amis de Camille Danguillaume (dont nous étions) ont été atterrés par sa tragique disparition. Mais si sa mort était survenue à l'époque où son beau-frère Emile Idée était le champion français numéro un, cette mort, *par rapport à ce qu'Idée représentait alors pour le sport français* eut paru plus cruelle encore du fait de l'incidence qu'elle pouvait avoir sur la carrière de celui-ci au moment où il était à l'apogée de sa valeur.

DE M. YVES LE MEUR, « BARTALISTE », A PLOUBAZLANEC (COTES-DU-NORD) :

Votre revue n'est plus qu'un album Coppi. Il n'y en a plus que pour lui. Il a encore droit cette semaine à votre photo-couverture. Boiteux n'en est probablement pas digne ! Quant aux d'Oriola, Salles-Mercier, etc., pas question. Pourquoi ? parce que le cher Fausto s'est fait bobo à l'épaule et a jugé que l'occasion était bonne de faire un peu de musique. On ne peut même pas vous taxer de chauvinisme puisque Coppi n'est pas Français !

Réponse. — Bravo de vous déclarer aussi courageusement « Bartaliste ». Pour Boiteux, voyez notre page de couverture n° 364 et lisez ses souvenirs. Pour Salles-Mercier, lisez le récit de leur course victorieuse par eux-mêmes dans le n° 363. Quant à d'Oriola, faites-nous confiance. Nous reparlerons de lui avant peu. Le « bobo » de Coppi? Ma foi, s'il vous amuse de vous fracturer l'épaule pour voir si ça fait mal...

DE M. R. VIGNERAS, A PUYCHENY, PAR SEREILHAC (HAUTE-VIENNE) :

Je tiens à vous signaler que le palmarès Coppi-Bartali publié dans le N° 365 est tronqué, donc truqué. Des résultats ont été escamotés concernant Bartali. Nous comptons sur une immédiate mise au point. C'est une question de loyauté. Il est regrettable que Coppi ait écrit un semblable factum concernant Bartali. On peut se demander s'il n'est pas jaloux de l'immense popularité de Bartali, Vraiment, cela n'est pas digne d'un champion qui se doit de remporter la victoire, non par des agissements, mais par des victoires ; non par ses réclamations avant la course, mais par ses preuves pendant la confrontation à chances égales. Pour l'honneur du sport, on n'a pas admis les prétentions de Coppi, mais on a constitué une « squadra » à la dévotion de Coppi. Les chances pour les deux rivaux n'étaient pas égales. Premier du classement, Coppi est moins glorieux que Bartali quatrième, qui a,

M. LUCIEN HEBERT MET LE POINT FINAL

Une lettre nous paraît mettre le point final à cette amicale controverse. Elle émane de M. Lucien Hébert, 20, rue Duranton, à Paris, et elle a le mérite rare d'élever le débat. La voici :

La vérité, que personne n'ose avouer, c'est qu'à l'origine de ce différend existe, beaucoup plus qu'une rivalité sportive ou la confrontation de deux champions, une querelle d'opinions qui n'ont rien à voir avec le sport, un authentique procès de tendances. Le sujet est délicat : je ne m'y étendrai pas. Je rappellerai seulement que l'on a voulu faire, en Italie d'abord, puis en France, des deux hommes, des porte-drapeaux politiques ou confessionnels. La plus grande popularité de Bartali dans son pays s'explique, je pense, de cette façon alors que, moins sensibles, chez nous (du moins pour la plupart), à cet ordre de considérations, nous reconnaissons plus volontiers à Coppi la place qui, sans conteste, lui revient : la première.

Car, à se placer sur le terrain de la seule compétition, comme vous vous y êtes mis vous-mêmes et comme tout vrai sportif ne devrait jamais manquer de le faire, le problème, à mon sens, ne se pose même pas. Le rapprochement des palmarès respectifs est assez éloquent. D'autant que la carrière de Gino approche maintenant de son terme alors que Fausto, malgré sa malchance bien connue, peut encore légitimement compter sur plusieurs années d'activité.

Plus « grand » que son vieux rival, Coppi est probablement le coureur le plus complet et le plus « beau » que l'on ait vu depuis les débuts du cyclisme. De la race des Lapize, des Henri Pélissier, des Girardengo et des Binda, il les dépasse par je ne sais quelle aisance ailée, par une facilité souveraine dans l'effort. Par l'importance, le nombre et la variété de ses succès, les qualités de son style qui rappelle, dans son ordre, l'incomparable foulée de notre Ladoumègue, par ses heureux traits de caractère aussi, simplicité, loyauté, gentillesse et discrétion, Fausto Coppi s'apparente à la race des grands seigneurs. Plus qu'un champion, c'est un « homme » que l'on admire et que l'on aime comme un véritable frère.

Poursuivie par le sort depuis trois

LECTEURS

(Suite et Fin)

de plus, fait une chute au début du Tour, ce qui l'a contraint à ne tirer sur son guidon que d'un bras pendant le reste du Tour.

Réponse. — Pourquoi diable voulez-vous que nous ayions sciemment truqué le palmarès de Bartali? Nos lecteurs, selon la formule consacrée, se chargeraient de rectifier d'eux-mêmes et ne s'en sont pas privés. Les chances des rivaux n'étaient pas égales, dites-vous? Admettons-le. Mais... contre la montre, s'il vous plaît? Vous direz que Bartali était tombé? Soit. Mais Coppi a crevé deux fois et tout de même gagné. Vous allez nous trouver furieusement « Coppistes ». Avouons que nous y mettons un peu de malice en voyant la passion avec laquelle les supporters de Gino défendent leur idole...

DE M. ANDRE VAN LAERHOVEN, 7, RUE JULES-GOTTIGNIES, MARCHIENNE-AU-PONT (BELGIQUE) :

Je suis un grand partisan de Coppi bien qu'étant Belge. Coppi est le champion au palmarès unique, tant en France qu'à l'étranger. Ce n'est pas le cas de Bartali qui, à part les Tours de France et de Suisse, n'a jamais osé venir se mesurer sur les routes étrangères aux autres champions. Faut-il rappeler que Coppi s'est débattu voici deux ans contre ses admirateurs qui voulaient le pousser dans les cols, alors que Bartali a gagné son premier Tour de France en étant porté jusqu'au sommet des cols par ses « tifosi ». J'en ai les photos. Coppi, c'est l'homme qui, battu par Van Steenbergen dans la Flèche Wallonne (Rik était revenu sur lui à l'aide des voitures suiveuses), fut le premier à féliciter son vainqueur (idem Paris-Roubaix 1952). Bartali, lui, lorsqu'il est battu, frappe avec son gonfleur sur les journalistes qui veulent l'interviewer. Dans le Tour de France 1952, n'a-t-il pas encore menacé de son gonfleur un second plan qui voulait tenter une fugue alors que lui était partisan de la trêve? Bartali a aidé Coppi dans le Tour de France pour une roue alors que Fausto aurait voulu le laisser gagner au Puy-de-Dôme pour son anniversaire (idem Tour 1949, 36 ans de Bartali). Ils sont donc quittes. Bien des coureurs ne peuvent souffrir Bartali alors qu'ils admirent tous Coppi. Demandez à (ici le nom d'un champion français que nous ne voulons pas mêler à cette controverse) ce qu'il en pense. Je crois qu'ils sont plus qualifiés que nous pour juger un autre coureur. Et croyez-vous que Bartali ait été sport en abandonnant dans Aspin, et surtout en obligeant Magni à abandonner en 1950?

Réponse. — Eh bien! cher lecteur, si « Coppistes » que nous soyons, nous ne sommes pas d'accord sur un point de votre lettre : avec ou sans poussette, Bartali était assez fort pour gagner son premier (et même son second) Tour de France « à la régulière ». Et quant à frapper les journalistes avec un gonfleur, croyez que nous n'avons pas l'habitude d'être traités de la sorte et ne le supporterions pas. Pour le reste, nous sommes bien obligés de constater que les « Bartalistes » les plus acharnés à défendre leur champion passent volontiers sous silence les incidents d'Aspin et l'abandon forcé de la « squadra » alors que Magni portait le maillot jaune.

DE M. PAUL NEVOLIEZ, A MONTPELLIER (HERAULT) :

Dans le cadre de cette amicale et divertissante discussion, Coppi n'a pas raison. On ne peut tirer des conclusions formelles des palmarès de ces deux hommes qui sont d'époques différentes. Bartali reste, et on l'aime pour cela, le champion de l'énergie, de la volonté et du stoïcisme. Qui sauva Coppi de l'abandon en 1949 sur les routes normandes? Pourquoi vouloir évincer Bartali de la squadra 52 quand soi-même hors de forme et constituant un poids mort pour l'équipe, on n'a pas le courage de s'effacer devant un leader (1951)?

Réponse. — Bartali a rendu service à Coppi en Normandie, mais sans pour autant sacrifier ses chances, puisqu'il était décidé que le leader ne serait désigné qu'après la montagne. Comme il y eut également, cette année-là (1949), l'incident de l'anniversaire de Gino à Briançon, admettons que les deux hommes soient quittes. Quant à la sélection de Coppi en 51, vous oubliez, vous qui rappelez si justement la mort de Julio Bartali, que Serse Coppi venait de se tuer et que c'est sur l'insistance de l'opinion publique que Coppi consentit à prendre le départ. Peut-on, décemment, le lui reprocher?

DE M. GEORGES DESGRANGES, 105, RUE DU GENERAL-LECLERC, BEAUJEU (RHONE) :

Vous vous faites à tort l'écho des déclarations de Coppi, car des Bartalistes acharnés que je connais (il n'y en a pas qu'en Italie) ont tout simplement changé de revue sportive. Il eût été plus sage de ne pas vous mêler de cette querelle, car on a toujours tendance à penser que les articles publiés dans un journal reflètent ses idées. Je ne suis pas d'accord avec la réponse générale que vous donnez aux nombreuses lettres qui vous ont été adressées : Coppi n'a pas accepté la présence de Bartali dans la squadra par intérêt général, mais parce qu'il sentait monter contre lui l'opinion publique et, du même coup, baisser sa popularité. Ses plus grands amis eux-mêmes furent effrayés de cette prise de position. Sans doute cette querelle va-t-elle se terminer cette année, car Bartali doit songer à la retraite. J'espère que vous nous donnerez ses mémoires et peut-être connaîtrons-nous alors des faits nouveaux, car Coppi a beau jeu d'attaquer, la majorité de la presse étant à sa disposition et ne prêtant pas souvent ses colonnes à Gino pour éventuelle réponse de celui-ci. Serez-vous ce journal? Félicitations pour l'amélioration constante de votre revue dont je reste un très fidèle lecteur.

Réponse. — Merci de ne pas être « Bartaliste acharné » au point de nous trahir pour une autre revue! Mais nous n'avons jamais dit que Coppi s'était incliné devant l'intérêt général en acceptant Gino dans la « squadra ». C'est Coppi lui-même qui a écrit (n° 363) qu'il l'avait fait « tout simplement parce qu'il ne pouvait, étant dans une condition exceptionnelle, laisser passer l'occasion de gagner ». Et il n'a pas caché les réactions de ses amis et les conseils de prudence qu'ils lui ont donnés à cette occasion. Quant aux mémoires de Bartali, rappelons qu'ils ont été déjà publiés dans la bibliothèque *France-Soir*.

Et maintenant, si l'on parlait de la sélection de l'équipe de France pour le Tour 1953?

A LA CONTROVERSE

ans, sa carrière revêt de plus en plus l'allure à la fois dramatique et classique d'un démêlé personnel avec le Temps, d'une lutte contre la Fatalité. C'est par là, plus encore que par l'éclat de ses triomphes que le personnage nous émeut et qu'il peut être considéré dès aujourd'hui comme entré vivant dans la légende.

Quant à la publication dans vos colonnes de son différend avec Bartali, je partage entièrement votre avis. Coppi, évidemment, aurait pu s'abstenir, mais en se décidant à parler, en le faisant sur le ton à la fois modeste et modéré qu'il a choisi, il n'a manqué ni de franchise ni de cran. Cela au surplus n'est pas pour nous surprendre. Pourquoi faut-il que certains aillent toujours chercher plus loin? Tant pis pour eux.

Ne disons pas « tant pis pour eux » à ceux de nos lecteurs qui sont allés « chercher plus loin ». Ils ont exprimé leur pensée et ils ont bien fait. Notre rôle est d'exprimer toutes les opinions et nous le faisons honnêtement. Pour nous, l'incident est clos, et il ne change rien à l'égale estime que nous avons pour ces deux grands serviteurs du sport.

VEDETTE
BOUDUR
POINTES INÉBRANLABLES
et en 51 la foot
11 légère
CHAUSSURES
MERCIER
et en Rugby la pipet but de Puig Aubert
50 ans au service du sport
POINTES INÉBRANLABLES
Fabrication MERCIER
Brevet: 882-884
Tout contrefacteur sera poursuivi
(Loi de 1844 sur les brevets)

MONACO-LERIDA (2-1), vendredi, à Monte-Carlo. La nouvelle équipe de Monaco, avec toutes ses vedettes, a battu Lerida. Sur corner, le goal espagnol est battu, mais Kretzchmar et Conti ne reprendront pas la balle.

LA VÉRITÉ SUR LES TRANSFERTS DU FOOTBALL FRANÇAIS 1952

par Guy CHAMPAGNE

LA saison 1952-1953, qui débutera officiellement dimanche, paraît devoir être celle de l'austérité.

Le football français a réduit son train de vie. — Nous n'avons pas les moyens de faire des folies, prétendent les dirigeants, et nous partirons dans le championnat avec les joueurs dont nous disposons.

Il semble qu'on se soit passé le mot et c'est ainsi que la période des mutations conditionnées n'a pas été particulièrement agitée.

Les transferts ont été peu nombreux. Seuls, les clubs aiguillonnés par le désir de monter ou de remonter en première division se sont laissés aller à quelques excentricités afin de renforcer ou bâtir leur équipe de toutes pièces.

La raison de ce marasme est simple : il n'y a plus d'argent, les sociétés bénéficiant de subvention municipale étant les rares privilégiées susceptibles de se payer le luxe d'acheter des vedettes dont les prix, souvent, ne sont pas en rapport avec leur valeur.

La caisse du conseil municipal a remplacé le mécène disparu. Cependant, les discussions autour du tapis vert, sous le regard d'une Marianne en staff, ne se terminent pas toujours en faveur du football-club local, et c'est pourquoi les gros acheteurs restèrent rares sur le marché.

LE TRANSFERT, POINT SENSIBLE DU FOOTBALL

« Les transferts de joueurs d'un club à l'autre constituent l'une des tares du professionnalisme », a-t-on souvent entendu dire, et encore : « Les footballeurs sont fréquemment vendus contre leur gré au plus offrant... »

Sans aller si loin, il est certain que le transfert dans les conditions actuellement pratiquées est le point sensible du football.

Les administrateurs du Groupement le savent parfaitement et accordent beaucoup d'attention à la question.

On est obligé de reconnaître toutefois, qu'en dépit de tous leurs efforts, ils n'ont pas encore trouvé la solution donnant satisfaction à tous.

« Les joueurs sont exigeants. Ils ne pensent qu'à l'argent », affirment les clubs. « Nous voulons gagner le plus possible, le sport n'a qu'un temps », ripostent les footballeurs. Cette divergence de vue entre les clubs et leurs équipiers, et qui se manifeste par une opposition sourde, est à la base des bruits fantaisistes courant sur les départs éventuels des meilleurs éléments français.

Les nouvelles les plus sensationnelles circulent sous le manteau ou s'étalent sur plusieurs colonnes dans les journaux. Ces annonces de transferts retentissants ne sont dictées que par un mobile : le désir du footballeur de toucher une importante somme d'argent de la formation qui l' « achètera », ou celui d'obtenir de son club des garanties à la signature, garanties très supérieures à la prime de valeur déclarée.

Strappe, par exemple, ne tenait pas particulièrement à quitter Lille pour devenir l'avant centre de Nice.

Le leader d'attaque de l'équipe de France est Nordiste d'origine. Il a tous ses amis dans le Nord, sa famille aussi. Néanmoins, pour retenir son leader « contacté » par le club azuréen, Lille a dû prendre des engagements à son égard, engagements qui n'ont pas été dévoilés d'ailleurs, mais dont il est facile de deviner la nature.

UNE ENQUÊTE DE GUY CHAMPAGNE

LE "MARCHÉ" DES JOUEURS, POINT N

Il apparaît que le souci dominant de quelques grands clubs ait été de soustraire leurs vedettes à la convoitise de leurs rivaux.

Des noms ? Lille (Strappe), Nice (Bonifaci), Le Havre (Saunier), le Racing (Vignal), Saint-Etienne (Ferry), etc...

On a été témoin d'ententes après discussions animées, les joueurs en cause ayant conscience de « leur valeur marchande ».

Tous les procédés n'ont pas été des plus recommandables. Nous sommes en mesure d'affirmer que certains clubs allèrent jusqu'à déclarer à leurs concurrents qu'il était inutile de formuler des offres supérieures à la prime de valeur refusée par les réfractaires, car ils s'aligneraient toujours sur la somme proposée par l'acheteur éventuel.

Les champions de France niçois, riches de leurs bénéfices et de leur subvention, jouèrent pendant un moment les trouble-fête, cherchant à tout prix à compléter leur onze, ils firent des propositions successives à Strappe, Vignal, Saunier et Remetter : ils n'obtinrent pourtant l'accord d'aucun d'eux. Seul, Rennes, dans l'obligation de se procurer de l'argent, « consentit à céder aux Aiglons son avant centre Grumellon ».

Metz n'accepta de transférer son meilleur élément Cisowski au Racing que poussé par les mêmes raisons que les Bretons.

En vue de conserver leurs équipiers de base, les clubs ont été souvent amenés à prendre avec eux un « gentlemen agreement » intérieur. Cet accord, entre les deux parties, est fréquemment un contrat à temps qui lie le joueur à son club pour une durée déterminée. Le Groupement, mis en face du fait accompli, toléra d'abord, puis reconnut ensuite ces contrats à temps.

Ce n'est plus dévoiler un secret maintenant que de révéler les contrats de ce genre qui unissaient Cuissard à Saint-Etienne, Baratte à Lille, Vignal au Racing, etc...

Les termes de ces accords comprennent parfois l'avance par le club de fonds qui permettront au joueur de s'établir, lui donnant ainsi une assurance pour l'avenir, car le reclassement du professionnel est le point crucial de la question.

Ce problème du reclassement est important. Certes, la charge d'entraîneur, voie de retraite logique du footballeur salarié, a été élevée à la hauteur d'une institution, mais elle ne peut convenir à tous et ne résout pas le problème dans son intégralité. On n'a pas fatalement la vocation d'un éducateur et les joueurs en renom cherchent à monnayer leur talent au moment même de leur grande forme, quand ils font recette ; d'où leur désir d'être transférés afin d'encaisser une grosse prime d'engagement.

« Cela ne durera pas, il faut en profiter. Nous pouvons être blessés, alors, adieu, la gloire... » C'est le leit-motiv. Hélas ! les prix sont élevés et les mutations deviennent rares.

La pénurie d'hommes de qualité a été à la base de cette inflation qui met hors de portée des équipiers de valeur à peine supérieure à la moyenne.

« On demande trop cher pour nous transférer. On nous a payés de 40.000 à 250.000 francs et l'on veut obtenir de nous plusieurs millions... », déclarait il n'y a pas si longtemps un défenseur de l'équipe de France, qui ajoutait, désabusé : « Ce n'est pas juste... »

Le raisonnement du joueur tient. La réponse du dirigeant de club n'est pas moins logique : « Oui, nous achetons parfois un amateur pour quelques dizaines ou centaines de milliers de francs, mais sans jamais être certains qu'il deviendra un bon joueur professionnel.

Le terrain d'entente n'est pas malgré tout si éloigné, puisque rares seront les clubs qui prendront le départ du championnat en laissant sur la touche un « réfractaire ».

Si l'on veut assainir le « marché » des transferts, il est nécessaire de clarifier le procédé d'échange et le système des mutations.

Les juristes du Groupement s'y emploient.

PREMIERE DIVISION

	Dates aller : / CLUBS RECEVANT / Dates retour :	1re 24 Août 18me 28 Déc.	2me 31 Août 19me 4 Janv.	3me 7 Sept. 20me 11 Janv.	4me 11 Sept. JEUDI 21me 25 Janv	5me 14 Sept. 22me 1er Fév.	6me 21 Sept. 23me 15 Fév.	7me 28 Sept. 24me 22 Fév.	8me 9 Oct. JEUDI 25me 8 Mars	9me 12 Oct. 26me 15 Mars	10me 26 Oct. 27me 22 Mars	11me 2 Nov. 28me 5 Avril	12me 9 Nov. 29me 12 Avril	13me 23 Nov. 30me 19 Avril	14me 30 Nov. 31me 3 Mai	15me 7 Déc. 32me 10 Mai	16me 14 Déc. 33me 17 Mai	17me 21 Déc. 34me 24 Mai	Nombre de matches et buts (dont)
1	Nice		Lens		S. Reims		Rennes			Nîmes	Nancy		Metz	Racing		Girondins		Le Havre	9
2	Girondins	S. Franç.		Sochaux	Marseille		Lille			S. Reims		Racing		Nîmes	Roub.-T.		Lens		9
3	Lille			S. Reims		Racing		Marseille	Sète		Le Havre	Nice			Rennes		Sochaux		8
4	S. Reims		Le Havre			Lens		Racing	Roub.-T.		Marseille	Sochaux		Metz	Montpell.		S. Franç.		9
5	Metz		Lille	Nancy		Sète		Girondins	Lens		St-Etienne	Nîmes			S. Franç.		Rennes		9
6	Nîmes		Sète		Montpell.		Sochaux	Nancy			Roub.-T.		S. Reims			Marseille		Lille	8
7	Le Havre	Metz		Montpell.		Girondins		St-Etienne	Racing			Roub.-T.			Sochaux		Nîmes		8
8	Roubaix-T.	Nice	Nancy		Metz		S. Franç.			Sochaux			Lille	Sète		Racing		St-Etienne	9
9	St-Etienne	S. Reims		S. Franç.		Marseille			Girondins	Lille		Lens			Nîmes		Nice		8
10	Sète	Sochaux		Nice	Le Havre		S. Reims			S. Franç.			St-Etienne		Nancy			Girondins	8
11	Nancy	Lille			Rennes		St-Etienne			Le Havre			Girondins	Lens		S. Reims		Racing	8
12	Sochaux		Racing		S. Franç.	Nancy		Nice			Lens		Montpell.	Marseille		St-Etienne		Metz	9
13	Lens	Nîmes		Roub.-T.	Lille		Montpell.			Rennes			Le Havre			Sète		Marseille	8
14	Racing	Rennes		Nîmes	St-Etienne		Metz			Montpell.			Marseille		Lens		Sète		8
15	Rennes		Girondins			Nîmes		Roub.-T.	Sochaux		Sète		S. Franç.	St-Etienne		Le Havre		S. Reims	9
16	Marseille	Montpell.		Rennes			Le Havre		Nancy	Metz		Sète			Nice		Roub.-T.		8
17	S. Français		Marseille			Nice		Lens	Nîmes		Racing	Nancy		Le Havre		Lille		Montpell.	9
18	Montpellier		St-Etienne			Roub.-T.		Sète	Nice		Girondins	Rennes		Lille		Metz	Nancy		9

C'EST M. MAURICE LECAS QUI A ÉTABLI CES CALENDRIERS DE LA SAISON 52-53

L'établissement du calendrier du championnat professionnel de première et seconde division est un travail considérable. Non seulement, il est nécessaire d'équilibrer mathématiquement l'ordre des rencontres, mais encore il faut tenir compte du désir des clubs. C'est M. Maurice Lecas qui est chargé depuis de nombreuses années de rédiger les calendriers et satisfaire les 36 clubs professionnels formant les deux divisions.

DEUXIEME DIVISION

	Dates aller : / CLUBS RECEVANT / Dates retour :	1re 24 Août 18me 28 Déc.	2me 31 Août 19me 4 Janv.	3me 7 Sept. 20me 11 Janv.	4me 11 Sept. JEUDI (1) 21me 25 Janv	5me 14 Sept. 22me 1er Fév.	6me 21 Sept. 23me 15 Fév.	7me 28 Sept. 24me 22 Fév.	8me 5 Oct. 25me 8 Mars	9me 12 Oct. 26me 15 Mars	10me 26 Oct. 27me 22 Mars	11me 2 Nov. 28me 5 Avril	12me 9 Nov. 29me 12 Avril	13me 23 Nov. 30me 19 Avril	14me 30 Nov. 31me 3 Mai	15me 7 Déc. 32me 10 Mai	16me 14 Déc. 33me 17 Mai	17me 25 Déc. 34me 24 Mai	Nombre de matches et buts (dont)
1	Lyon		Toulon		Toulouse		Valenc.nes	Grenoble			Nantes		Perpignan	Alès		Besançon		Angers	9
2	Strasbourg		Alès			Lyon		Nantes	Valenc.nes		Toulon		C.A. Paris	Monaco		Cannes		Perpignan	9
3	Valenciennes		Red Star		C.A.Paris	Grenoble		Rouen			Béziers		Toulouse	Besançon		Monaco		Troyes	9
4	Nantes	Rouen			Troyes		C.A.Paris			Valenc.nes			Angers	Toulon		Red Star		Monaco	8
5	Monaco	Perpignan		C.A.Paris		Besançon			Alès	Angers		Béziers			Lyon		Rouen		8
6	Angers	Grenoble		Perpignan		Red Star		Besançon	Toulon		Cannes	Rouen			Strasbourg		Valenc.		9
7	Grenoble		Nantes		Strasbourg		Monaco			Cannes			Alès	Béziers		Perpignan		Red Star	8
8	Besançon	Toulouse		Strasbourg			Cannes		Grenoble	Troyes		Toulon			Rouen		Nantes		8
9	Toulon	Valenc.nes		Rouen	Cannes		Perpignan			C.A.Paris			Monaco		Grenoble			Alès	8
10	Rouen		Béziers		Perpignan		Strasbourg			Lyon	Grenoble		Troyes	Red Star		Alès		Cannes	9
11	Troyes		Angers	Grenoble		Toulon		Alès	Béziers		Monaco	Lyon			C.A.Paris		Strasbourg		9
12	Toulouse		Monaco			Nantes		Toulon	Rouen		Alès	Strasbourg		Angers		Troyes	Grenoble		9
13	Cannes	Troyes		Toulouse		Alès		Monaco	Red Star			Nantes			Valenc.nes		Lyon		8
14	C. A. Paris		Besançon			Rouen		Béziers	Lyon		Red Star	Grenoble		Cannes		Angers		Toulouse	9
15	Perpignan		Cannes			Béziers		Red Star	Nantes		Besançon	Valenc.nes		Troyes	Toulouse		C. A. Paris		9
16	Alès	C.A.Paris		Valenc.nes	Besançon		Angers			Perpignan		Red Star			Nantes		Béziers		8
17	Red Star	Strasbourg		Lyon	Monaco		Troyes			Toulouse			Besançon		Béziers		Toulon		8
18	Béziers	Lyon		Nantes	Angers		Toulouse			Strasbourg			Cannes			Toulon		Besançon	8

VOICI LES HOMMES QUI TIRENT LES FICELLES DANS

M. HENNO (Président de Lille). Négociant en textile. — A su mener sa barque avec sagesse. N'a pas l'habitude de faire des dépenses exagérées. A acquis cette saison le joueur qui lui manquait : le gardien Ruminski. On estime que la présence de l'ex-goal havrais améliorera le rendement du onze lillois de près de 35 %. M. Henno a transféré, en revanche, Lechantre (à Roubaix) et Walter (au Havre). Il renouvelle ainsi progressivement son équipe.

M. PUNTIS (Président du Toulouse F. C.). Négociant en métaux. — Est le dirigeant qui a fait le plus de sacrifices pour monter un onze capable d'accéder à la première division. M. Puntis n'a pas hésité à payer onze millions l'avant centre suédois Mellberg. A cédé par contre Sbroglia et les frères Petitfils à Perpignan. M. Puntis eut longtemps des vues sur Vignal mais dut renoncer à obtenir l'accord du goal de l'équipe de France, celui-ci étant lié avec le Racing. Il se rabattit alors sur le Rennais Rouxel. Pour marquer des buts, le Président toulousain n'a pas hésité à innover et présentera dans son attaque cinq avants centre : Gondouin, Bengtsson, Mellberg, Meerseman, Belaïd.

M. PERRIGAULT (Président du Havre A. C.). Propriétaire d'une importante entreprise de transports. — S'est séparé à l'amiable de M. Martinne, son associé à la direction du Havre. A décidé de modifier complètement la structure de sa formation. A cédé Ruminski, Meerseman, Gondouin, Devroedt et Besse, mais a acquis Walter, Verbrugghe, Larra (Brésil) et compte encore obtenir l'accord d'un avant de classe. A également changé d'entraîneur, remplaçant Bigot par Schwartz.

M. HAMM (Secrétaire Général du R. C. Strasbourg). — A repris les rênes du onze strasbourgeois descendu en seconde division. Agissant au nom de son comité, n'a pas lésiné pour renforcer l'équipe. Il a engagé Baillot (Girondins), deuxième transfert vedette de la saison. A dépensé également 7 millions pour posséder Quenolle (Racing) au centre de son attaque, et a acquis plusieurs autres joueurs de bonne valeur. M. Hamm a montré dans ses discussions avec les autres dirigeants beaucoup de diplomatie et de compréhension. Mais il n'hésita jamais à faire des sacrifices financiers pour convaincre ses interlocuteurs. On estime à plus de 25 millions les capitaux investis par Strasbourg pour remonter une équipe digne de sa réputation. M. Hamm en a disposé avec discernement.

M. BOILEAU (Directeur Sportif du F. C. Nancy). Docteur en médecine. — Ce dynamique dirigeant, qui se mit souvent en vedette par quelques acquisitions sensationnelles, telles que celles de Gudmundsson et Aballay, a changé cette fois ses habitudes. Il a axé sa saison sur l'économie dirigée et a vendu Plewa et Aballay, s'attachant plusieurs jeunes amateurs. On croit cependant qu'il est en pourparlers avec un excellent attaquant suédois.

M. ALBERT (Membre du Comité de Nice). Financier. — Aurait pu jouer les gros pontes sur le marché du football compte tenu des moyens financiers de son club. Se contente pour le moment de l'accord de Grumellon (7 millions). Nice, cependant, n'hésitera pas à payer cher en cours de saison un grand footballeur capable de renforcer son équipe.

M. HERLORY (Président du F. C. Metz). Industriel. — L'un des plus avisés et des plus rusés dirigeants du football français. Réalise chaque saison la « grosse affaire » au bénéfice de son club. Après avoir battu tous les records en cédant son étoile Baillot aux Girondins (6 millions plus Libar) vient de transférer sa dernière vedette, Cisowski, élevant une fois de plus le record des transferts.

M. GALEY (Directeur sportif du Racing). — Il agit au nom de son comité et ses faits et gestes pendant l'inter-saison furent le reflet de la nouvelle orientation que le Racing entend donner à son équipe. En cherchant à transférer ou en transférant Quenolle et Moreel, a poursuivi le renouvellement du onze « ciel et blanc ». A étoffé une ligne d'avants, qui paraissait trop légère, par la venue de Cisowski. Compte beaucoup sur le retour de Bruey et la confirmation de Wadoux. Aurait bien voulu que son club lui accorde les moyens d'acheter Ferry, de Saint-Etienne. Regrette le départ de Szoke, qui jouera à Udine (Italie) pour 14 millions de lires. Fera signer à Vignal un contrat le liant pour plusieurs années au Racing.

M. GRATIAN (Président de l'Ol. de Marseille).

NÉVRALGIQUE DU FOOTBALL PROFESSIONNEL

A la fin de chaque saison, les clubs proposent aux joueurs qu'ils désirent garder le renouvellement de leur contrat avec une prime de valeur.

Le joueur est libre de refuser la prime de valeur proposée mais doit en avertir le Groupement.

Le Groupement fait alors connaître à tous les clubs le nom du joueur en désaccord avec son club et la prime de valeur qui lui était proposée. Tout club désireux de s'attacher les services d'un de ces joueurs devra, exclusivement entre le 26 juin et le 31 juillet inclus, faire connaître simultanément au club d'origine et au Groupement l'indication de la prime de valeur qu'il est disposé à lui verser.

Pour obtenir la signature du joueur, le club intéressé est obligé de payer à celui-ci la prime de valeur et de verser au club d'origine une somme obtenue par la multiplication de la prime de valeur qu'il propose par un coefficient variant avec l'âge du joueur. Ce coefficient est de 14 si le joueur a moins de 25 ans; 12, de 25 à 28 ans; 10, de 28 à 32 ans; 8, au-dessus de 32 ans.

Le club d'origine repoussant l'offre ou ne donnant pas de réponse, alors que le joueur l'a acceptée, se met de ce fait automatiquement à parité de la prime de valeur offerte.

Si, entre le 26 juin et le 31 juillet, un joueur n'a pas eu d'offre de prime de valeur plus élevée que celle initialement offerte par son club, il restera qualifié à ce dernier, mais celui-ci devra alors diminuer de 30 % le montant de la prime de valeur offerte. A tout moment, le club d'origine aura la possibilité de renouveler le contrat de son joueur, si ce dernier est consentant, même à des conditions inférieures à celles offertes par son club.

A la fin de chaque saison, les clubs désirant transférer un de leurs joueurs les portent sur la liste des mutations conditionnées.

Les clubs intéressés font alors connaître l'indemnité qu'ils se proposent de payer au club et au joueur pour réaliser le transfert.

Tout joueur qui avant le 31 juillet n'aura pas renouvelé son contrat ou n'aura pas été muté faute de demande, ou parce qu'il aura refusé la mutation offerte, pourra être retiré par son club de la liste des mutations conditionnées, par le renouvellement de son contrat aux conditions fixées par le règlement, à l'exclusion de toute prime de valeur.

Enfin, après la période des mutations conditionnées, les clubs ont toujours le loisir de transférer leurs joueurs de gré à gré, après entente avec ceux-ci jusqu'à la date du 31 décembre.

Toutefois, un joueur de première division ne pourra être transféré dans un autre club de première division que s'il n'a pas participé avec son club d'origine à un match de championnat, et ceci jusqu'au 31 décembre. Par contre, un joueur pourra être transféré de première en seconde division ou inversement jusqu'au 31 décembre même s'il a déjà disputé une ou plusieurs rencontres de championnat avec son club.

Le transfert n'est pas une récompense

par **A. DEHAYE**

Président du Racing Club de Paris
Membre du Comité Directeur du Groupement des Clubs Professionnels

Le statut professionnel actuellement en vigueur (que je n'ose plus nommer le nouveau statut puisqu'il a maintenant quatre saisons d'application) avait deux buts principaux :

1) *Permettre aux joueurs d'être rémunérés à leur valeur réelle, avec un minimum décent;*

2) *Supprimer la « prime à la signature ».*

Cette coutume antiréglementaire qui consistait à payer d'avance des services qui, à l'exécution, se révélaient souvent sans rapport avec le prix exigé, donnait lieu à des marchandages indignes de notre sport, et dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils n'amélioraient pas les situations entre dirigeants et joueurs.

Le vote du statut avait fait naître des craintes parmi les clubs modestes, qui voyaient surtout en lui un moyen, pour les grands clubs, de piller leurs effectifs.

Son application, de l'avis unanime, n'a eu, en aucun cas, un effet semblable.

Par contre, les difficultés entre joueurs et dirigeants au renouvellement des contrats se sont amenuisées dans de grandes proportions et auraient totalement disparu si les joueurs mutés n'avaient bénéficié d'avantages non prévus au statut : frais de déménagement surévalués, indemnités de « dépaysement » qui font que les joueurs fidèles à leurs couleurs ont l'impression d'être lésés par rapport aux « oiseaux migrateurs ».

Si les dirigeants de club ont la sagesse de se reprendre et de faire en sorte qu'en football, comme ailleurs, « pierre qui roule n'amasse pas mousse », les joueurs ne tarderont pas à considérer le transfert comme une sanction et non comme un avantage : à ce moment, qui n'est peut-être pas très éloigné, tout ira encore mieux, pour les joueurs et pour les clubs, dans notre monde de la balle ronde.

La solution idéale paraît révolutionnaire

par **Roger LAMY**

Représentant des joueurs professionnels auprès du Groupement
Demi centre du Racing

Depuis deux ans, j'ai assisté à presque toutes les réunions de la Commission juridique et j'ai eu l'occasion d'être le témoin de nombreux différends entre clubs et joueurs.

Ces mésententes reposaient sur deux raisons :

1) Accord occulte entre club et joueur.

Les clubs, en effet, promettent fréquemment aux joueurs certaines sommes d'argent non prévues par le règlement afin d'obtenir leur signature.

2) Règlement contourné.

Un club désirant obtenir un joueur placé sur la liste des mutations téléphone parfois au club vendeur avant de faire une offre officielle. Il se renseigne ainsi sur le prix du transfert, et, s'il trouve la somme demandée trop élevée, se retire du cercle sans tenter de démarche officielle, ce qui lèse le footballeur puisque le règlement prévoit que la prime de valeur d'un joueur doit être augmentée en fonction des offres reçues.

Le règlement actuel est donc dépassé par les événements. Et si ce règlement, qui est fait par les dirigeants de clubs, continue à être en honneur, c'est en raison de la bonne volonté des parties en présence.

Oui, il y a encore bien des remèdes à apporter à l'organisation du football professionnel, et plus particulièrement dans celle des rapports entre joueur et club. Je suis persuadé, d'ailleurs, que le Président du Groupement, M. Gambardella, et les membres de son bureau, s'emploient à perfectionner le système actuel des transferts.

Que peut-on faire pour améliorer le règlement en vigueur? Je pense personnellement que la solution idéale consisterait pour le joueur à signer un contrat à durée limitée. Ce contrat venant à expiration, le joueur serait libre de le renouveler ou d'aller proposer ses services à une autre équipe.

Le joueur ayant intérêt à rechercher une amélioration constante de son standing s'efforcerait de se maintenir en forme. Quant au club, les sommes d'argent versées à l'engagement étant bien inférieures au prix ayant cours en ce moment, il serait lui aussi moins défavorisé.

Cette solution, cependant, paraît bien révolutionnaire dans l'état actuel des choses.

En attendant, je crois qu'une solution intermédiaire, inspirée du statut professionnel anglais, constituerait déjà une grande amélioration.

Il est prévu en Angleterre, pour un titulaire appartenant cinq ans au même club, « un match benefice ». Ce match benefice est une prime minimum de 750 livres (750.000 francs). De ce fait, les mouvements de joueurs sont beaucoup moins nombreux, les équipiers étant moins tentés de changer de couleur.

En France, il n'en va pas de même, malheureusement, car un joueur touche beaucoup plus d'argent en allant d'un club à l'autre, ce qui l'incite, tout naturellement à rechercher son transfert.

Le transfert, cependant, n'est pas une action blâmable et s'impose parfois pour des raisons familiales, matérielles ou morales.

Cependant, il importe avant tout, si l'on veut tendre à la stabilité, de trouver des arguments qui inciteront le joueur à rester fidèle à son club.

A ce moment seulement, le transfert et surtout ses mobiles cesseront d'être un des points épineux de l'organisation du football professionnel.

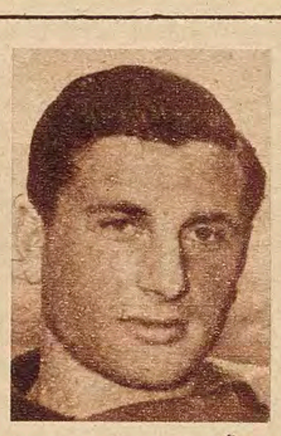
LA COULISSE

Industriel. — Doit faire face actuellement à une situation compliquée. N'a pas encore obtenu de la société financière qui doit gérer l'O.M. les fonds nécessaires au renforcement du onze. A abandonné pour le moment tous ses projets de transferts retentissants. Cherche avant tout à convaincre Andersson de rejouer pour le club phocéen et s'apprête à disputer le championnat avec les éléments dont il dispose, en attendant mieux.

MM. CANARD et GERMAIN (Président et Directeur Sportif du Stade de Reims). Négociants en champagne. — On sut faire régner dans leur club un esprit remarquable. Se contentent chaque saison de l'acquisition d'u homme qui assimile rapidement le style de leur équipe. Il y eut Kopa, c'est maintenant Glowacky. Ils attendent beaucoup de ce footballeur, qui jouera inter et doit donner plus de mordant à leur attaque. Comptent aussi énormément sur le retour de Pierre Sinibaldi, trop longtemps éloigné des terrains, et qui a, semble-t-il, retrouvé la grande forme. Ainsi, le onze de Reims conserve son visage et sa manière tout en se renouvelant progressivement. MM. Canard et Germain entretiennent la tradition qui a fait le succès de leur équipe.

Henri BAILLOT

Thadée CISOWSKI



Antoine CUISSARD

DES NOMS... ET AUSSI DES CHIFFRES

LE TRANSFERT RECORD :

Cisowski au Racing pour 12 millions, plus l'arrière Delgado et l'amateur Papot. (Estimation globale du transfert 15 millions.)

AUTRES TRANSFERTS DE MARQUE :

Cuissard, de Saint-Etienne à Cannes, 8.500.000, y compris le demi aile Grattarola. Grumellon, de Rennes à Nice, 7 millions. Ruminski, du Havre à Lille, 5 milions, plus Walter. (Estimation du transfert 7 millions.)

Baillot, des Girondins à Strasbourg, 9 millions. Glowacky, de Troyes à Reims, 2.500.000, plus Abenoza et Delcampe. (Estimation du transfert 4.500.000.) Quenolle, du Racing à Strasbourg, 6 millions.

LES GROS ACHETEURS DE LA SAISON :

TOULOUSE : Melleberg (Suède), Bengtsson, Rossi (Nice), Meerseman, Gondouin (Le Havre), Rouxel (Rennes).

MONACO : Amalfi (Turin), Brandaozinho (Brésil), Rabinski (Sochaux), Kretzchmar et Meuris (Roubaix), Démaret (Strasbourg), Toris (Troyes), Pedini (Nice), Paluch (Rouen).

STRASBOURG : Baillot (Girondins), Humphal (Montpellier), Sesia (Roubaix), Dahan (Montpellier), Quenolle (Rac,).

PERPIGNAN : Lupi (Nice), Petitfils I et II, Sbroglia (Toulouse), Habera (Monaco), Vaviniac (Strasbourg), Fontanet (Barcelone), Martinez (Soch.), Grenier et Blarel (Lens), Godart (Roubaix).

LE JOUEUR LE PLUS SOUVENT TRANSFERE :

Pierre Flamion, inter ou ailier, international.

Fut transféré il y a deux saisons de Reims à Marseille.

Puis, la saison passée, de Marseille à Lyon. Vient de donner son accord à Troyes.

Montant des transferts successifs : de Reims à Marseille, 4 millions ; de Marseille à Lyon, 4.500.000 ; de Lyon à Troyes, 5 millions.

LES INTOUCHABLES :

Certains joueurs comptant parmi les plus cotés sur le marché sont très demandés, mais restent dans leur club, car indispensable à ceux-ci. Ce sont les intouchables : Bonifaci (estimé 15 millions), Ferry (12 millions), Strappe (16 millions), Saunier (8 millions), Jonquet (7 millions, Ujlaki (10 millions), Ben Tifour (8 millions), mis à part évidemment le Suédois Andersson dont le transfert se chiffrerait dans les 25 millions.

CEUX QUI MONTENT :

Joueurs appartenant à un club de seconde division ayant été transférés en première division :

Pellazzo, de Toulon à Bordeaux ; Glowacky, de Troyes à Reims ; Blaczyk, de Valenciennes à Bordeaux ; Verbrugghe, de Cannes au Havre ; Grattarola, de Cannes à Saint-Etienne; Bruey, qui revient de Rouen au Racing ; Jacquin, qui revient d'Angers à St-Etienne ; Rouillon, du C.A.P. à Saint-Etienne ; Dahan, de Montpellier à Strasbourg ; Carrier, de Grenoble à Nîmes.

NOUVEAUX ETRANGERS :

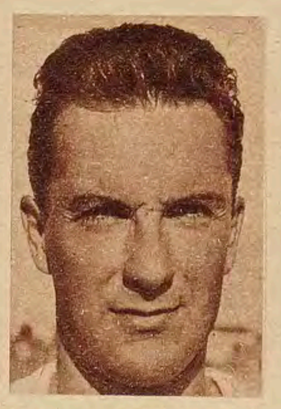
Melberg (Suède) à Toulouse, Robertsson et Griffiths (Pays de Galles) à Sète, Brandaozinho (Brésil) à Monaco, Vittoni (Italie) à Cannes, Rohrig (Hollande) à Roubaix, Curtis et Westwood (Angleterre) à Valenciennes), Larra (Brésil) au Havre, Cevero (Brésil) à Nice, Rossi (Brésil) à Cannes.

LES AMATEURS DANS LE « GRAND BAIN » :

Certains amateurs, qui ont signé pendant l'inter-saison, sont considérés d'ores et déjà par leur club comme des titulaires éventuels. Il s'agit de :

Woznieskо, de Barbezieux aux Girondins ; Kubiak, de Calonne-lez-Liévin à Lens ; Schoen-Henzel, Guffanti, Lapoire, Loubière, au Red Star ; Bieganski, Dechy, à Lille (avait déjà signé en 1951) ; Colin, de Besançon à Valenciennes ; Guillot, du Racing à Rouen ; Blanquillot I et II, de La Guadeloupe à Lyon ; Schultz, de Rotzenheim à Lyon ; Kowalski et Pasquini, de Pienne à Angers ; Lisch et Bahl, de Strasbourg à Angers.

Jean GRUMELLON



Roger QUENOLLE

Jean RUMINSKI

REIMS : DEUX MATCHES EN 48 HEURES, DEUX VICTOIRES

GIRONDINS-REIMS (1-2), samedi, aux Sables. P. Sinibaldi ne peut s'emparer du ballon devant Persillon et Marche.

Le leader d'attaque de Reims, Kopa, a shooté à ras de terre avec force. Astresse, sorti de sa cage, est battu. A gauche : Swiatek. Au fond : Appel. A droite : Penverne et le nouvel inter Glowacki, en qui les Rémois voient une future vedette.

Le goal des Girondins, Astresse, bloque la balle devant Meano. Les deux buts de Reims furent marqués par Kopa.

REIMS RED-STAR (6-0), dimanche, à Saint-Ouen. Le onze rémois a dominé la formation du Red Star encore incomplète. Devant Jonquet (5), Paul Sinibaldi cueille la balle en plongeant. A g. : Loubière, Marche, Glowacki, Penverne et Zimny.

DÉJA NANTI DU PLUS BRILLANT GARDIEN DE BUT DE FRANCE, LE RACING POSSÈDE

RACING-ROUEN (5-1), vendredi, à Fauville. L'attaque du Racing a fait une splendide démonstration. Les Racingmen, qui possédaient, avec Vignal, le goal le plus brillant, ont peut-être trouvé en Cisowski le meilleur butteur du championnat. Cisowski, à dr., vient de marquer.

Les deux vedettes du Racing côte à côte. Ils se retrouveront peut-être sous la cape.

RES

gauche :
vedette.

omplète.
Zimny.

SÈDE

à côte.
la cape.

LILLE-ADMIRA (1-2), jeudi, à Vichy. Le goal de l'Admira, Alex, dégage du poing malgré la charge de l'inter lillois Vincent (10).

L'ADMIRA, SPARRING PARTNER DE LILLE

Lille ne parviendra pas à égaliser en 2e mi-temps. Sur cornera, Van der Hart (6) envoie de peu à côté du but. Au centre : J. Baratte.

(PEUT-ÊTRE) LE MEILLEUR BUTTEUR

Une attitude de Vignal qui, dans son style élégant et sûr, cueille une balle haute. Au centre : Bruey devant Gomez. A dr. : Krupski et Lamy.

EMOI AU PAYS DES "SANG ET OR" OU LA BALLE RONDE ASSIÈGE L'OVALE-ROI

PERPIGNAN. — « Le rugby est en danger !... » se sont exclamés les fanatiques Catalans à l'annonce de la création d'une équipe de football professionnelle. La vie du rugby est-elle véritablement menacée au pays des « sang et or » par la venue au monde d'un club « pro » de football, susceptible de produire un jeu de qualité ? Rien ne permet de l'affirmer...

La nostalgie des fastes d'antan est, en effet, le seul élément conservateur de la fidélité des masses à l'ovale-roi, qu'il soit orthodoxe ou qu'il s'agisse du spectaculaire rugby à XIII. La technique du jeu a tant faibli à Perpignan, ces quinze dernières années, que la progression de la balle ronde dans ce fortin avancé de la F.F.R. et de la F.F.J. XIII, si elle allait de pair avec un esprit de création et d'élégance, ne pourrait que provoquer une saine émulation, profitable à l'U.S.A. Perpignan et au XIII Catalan.

Evidemment, dans une ville comme Perpignan (100.000 habitants environ), trois équipes de premier plan seront gênées aux entournures, et leurs intérêts matériels se contrarieront. Cette situation peut créer une atmosphère de bataille. Le XIII Catalan, en signant un pacte de non-agression avec le jeune Perpignan F.C., s'est mis provisoirement en marge du débat. Autrement délicate est la position de l'U.S.A.P., dont le calendrier officiel est, par surcroît, d'une pauvreté rarement égalée jusqu'ici. La F.F.R. sera-t-elle la meilleure alliée de la F.F.F. ? Nous nous le demandons.

De notre corresp. particulier
J.-P. BRIOLEY

Le Perpignan F.C. a été monté de toutes pièces par une poignée de dirigeants, emmenés par MM. Modeste Sabaté et soutenus par M. Gaston Pams, personnalité commerciale et industrielle du Roussillon.

Prudemment, les joueurs professionnels « contactés » furent mis au banc d'essai par un jury de techniciens puis retenus, après un sévère examen de leur situation particulière. Ainsi, tour à tour, furent acquis le goal Lupi, doublure de Domingo à Nice, Gérard Georges, amateur de Sochaux, les frères Petitfils et Sbroglia, cédés par Toulouse, et Godart, un ailier droit venant de Roubaix.

Il y eut ensuite un temps mort dans la construction du « onze ». Puis, les dirigeants catalans décidèrent Blarel et Grenier à quitter les mines de Lens pour les vergers perpignanais et M. Paul Corazzi, adjoint de M. Sabaté, obtint les signatures de l'inter uruguayen Martinez (Sochaux) et de l'ailier gauche Habera (Monaco).

Et pour finir, un coup de maître : le président de Perpignan ramenait de Barcelone l'avant-centre José Fontanet (de l'Espanol) dans le même temps où l'amateur du Mans, Moletto, et l'arrière central Vaviniac, du R.C. Strasbourg, s'installaient dans la capitale du Roussillon !

L'équipe est maintenant complète, à peu de chose près, et l'on a prié Avellaneda, l'entraîneur, d'accélérer la préparation de ses joueurs.

Il est encore trop tôt pour prévoir le résultat de l'expérience, mais on est obligé de reconnaître que la marche du temps devait fatalement réserver une place au football, dans ce bastion de l'extrême-Sud acquis au rugby, certes, mais dont le voisinage avec l'Espagne, qui ne frémit que pour le ballon rond, lui conférait la qualité d'un terrain particulièrement fertile.

Balles rondes et ovales vont se livrer un duel extrêmement serré sous les murailles du Castillet.

Souhaitons que, en fin de compte, le sport soit le seul vainqueur.

J.-P. B.

L'ailier droit Godart, qui a été transféré à Roubaix, est rapide, efficace.

Georges joue inter droit. Il vient de l'équipe amateur du F. C. Sochaux.

L'entraîneur J. Avellaneda a confiance en son équipe. Il se sait écouté.

L'ailier gauche Habera est le type même de l'ailier : force et vitesse.

L'entraînement a commencé, les joueurs du Perpignan F.C. travaillent leur condition physique. Sbroglia emmène le peloton devant Petitfils I, Blarel, Lupi, Moletto (qui masque Grenier), Petitfils II et Martinez (qui masque Godart).

Directeurs-gérants : MM. VERRIERE et MASSOT. - Siège social : 124, rue Réaumur, Paris-2e. - Grav. et imp. E. Desfossés-Néogravure, 17, rue Fondary, Paris.

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

UGO ANZILE

L'ANNÉE PROCHAINE JE SONGERAI AU TOUR DE FRANCE

par UGO ANZILE

RENNES. — Lorsque je me suis vu paré du maillot de leader, un bouquet à la main, sur la piste de Rennes, j'ai pleuré de joie...

Oh ! je sais, ce succès demande confirmation et je ne me fais pas d'illusions, j'ai encore beaucoup à apprendre pour mener à bien la carrière que j'ai embrassée il y a trois ans seulement. Certes, j'ai eu le bénéfice des utiles conseils donnés, dès mes débuts, par mon oncle Gino Sciardis, puis par mon frère Guido qui a couru sous les couleurs de Fontenay Sportif, par M. Kraemer, président de la Pédale Mosellane, et enfin par MM. Lecock et Sikorski, mes directeurs sportifs, et aussi par mon soigneur Mario, mais tout de même...

Mes coéquipiers Giguet, Walkoviak, Cerami et Menon ont beaucoup travaillé pour moi et je dois les en remercier sincèrement.

La course a été rude et j'ai eu la chance d'être un inconnu. Les concurrents n'ont pas prêté attention à moi et j'ai pu participer à de longues échappées payantes.

Au cours de l'ultime étape, je me suis défendu énergiquement.

Walkoviak a tenté sa chance. Je ne lui en veux pas. C'est humain. A mon avis, il a eu tort, car, en produisant ce gros effort, il pouvait laisser la deuxième place à Audaire et, par contre-coup, nous aurions perdu le challenge par équipes.

Maintenant, je vais me reposer. Pour clore la saison, j'espère disputer Manche-Océan contre la montre et, si je le peux, le Grand Prix des Nations.

L'an prochain, je passerai certainement « pro » et je songerai à courir le Tour de France.

(Recueilli par R. M.)